
PREMIÈRE ANNÉE. — N° 26.
Jeudi 1er Octobre 1908
TOUS LES JEUDIS
16 PAGES
L'ÉPATANT
5c
POUR LA FAMILLE
Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)
ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise... 3 francs par an.
Province...... 3 fr. 50
Étranger...... 5 francs
LE VOYAGE A LA MER

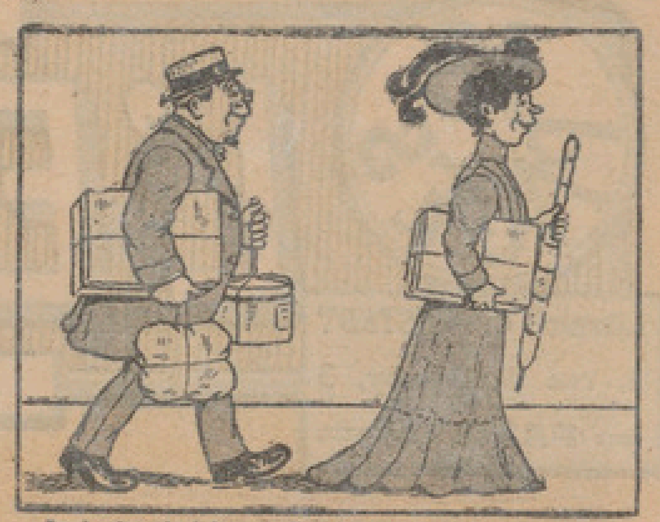
LE VOYAGE A LA MER *(Suite.)*



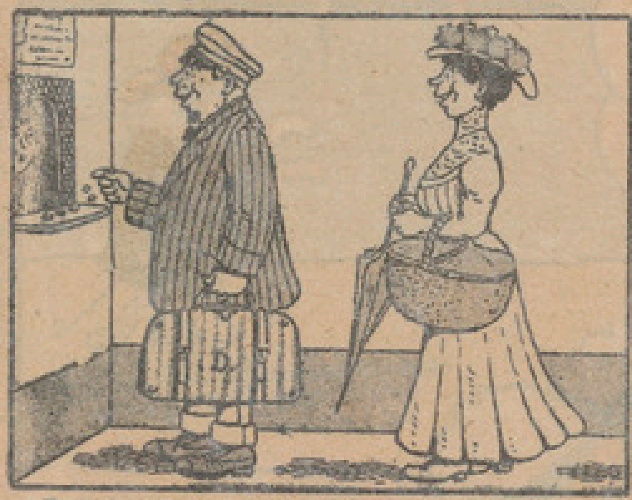
« Quelle chaleur, s'écriait Duselfin d'un air accablé, on se croirait, ma parole, non pas à Paris, mais au Sénégal. — Tant pis pour toi, lui dit aimablement Mme son épouse, tu n'as qu'à faire comme tout le monde et à ne pas rester ici, tous nos amis sont à la mer : les Peiro sont à Langrune, les Pied sont à Châtellaillon-les-Boubignac en Bretagne, il n'y a que nous qui sommes restés à Paris. »



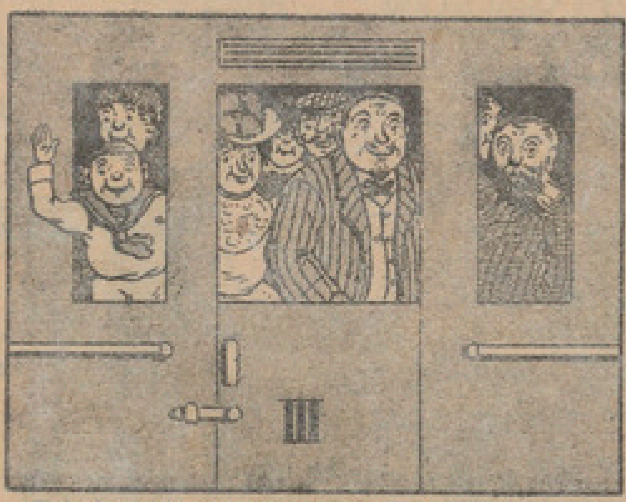
— Tu as ma foi raison, s'exclama Duselfin, c'est par trop bête de se priver de distraction et de crever de chaleur, il y a justement un train de plaisir après demain, nous allons en profiter pour aller voir la mer. — Duselfin, tu es un ange ! » lui répondit madame, qui pour la première fois de sa vie allait contempler l'élément liquide.



Le lendemain à la première heure, Duselfin et sa femme se mettaient en quête du nécessaire obligatoire à un pareil voyage ; d'abord une robe légère pour madame avec des souliers blancs et une ombrelle. Pour monsieur, une casquette blanche, une vareuse bleue et un pantalon de flanelle étaient tout indiqués.



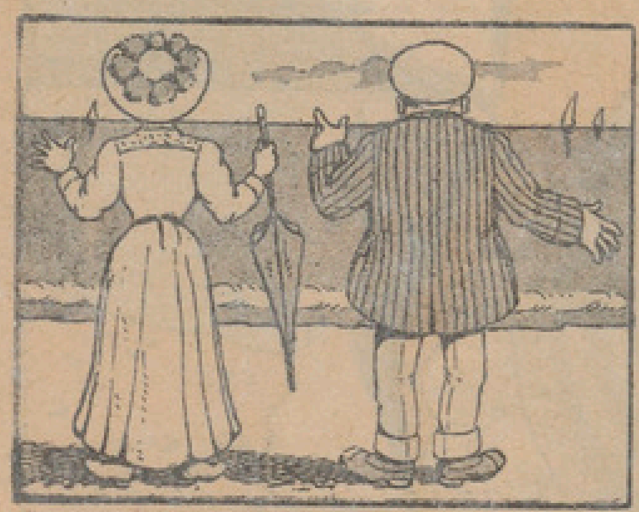
Et le samedi, à l'heure militaire, les Duselfin prenaient joyeusement leurs billets ; comme il ne faut jamais s'embarquer sans biscuit ils emportaient avec eux un énorme panier bourré de provisions.



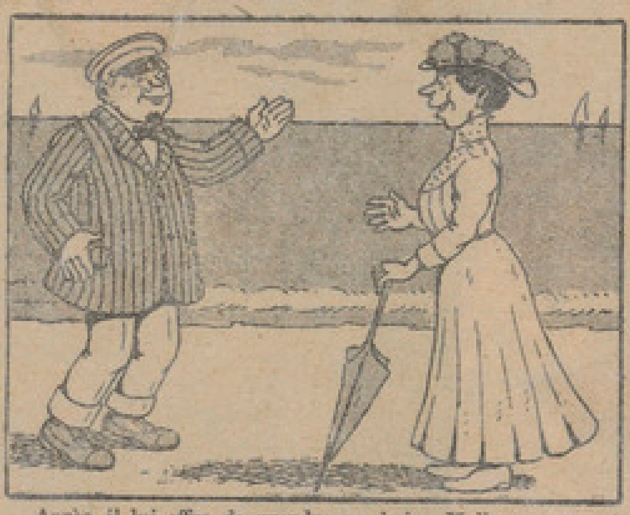
Enfin les voilà partis. On est bien un peu serrés, la température rappelle bien un peu celle d'un bain de vapeur, mais, que voulez-vous, ce n'est pas tous les jours fête.



Après cinq heures de séjour dans cette étuve, les Duselfin sont arrivés. « Troulala-sur-Mer ! tout le monde descend ! » hurle un employé. La foule se précipite et les Duselfin suivent le mouvement ; dans leur émoi ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ont oublié dans le wagon leur panier, lequel, du reste, a trouvé rapidement un nouveau propriétaire.



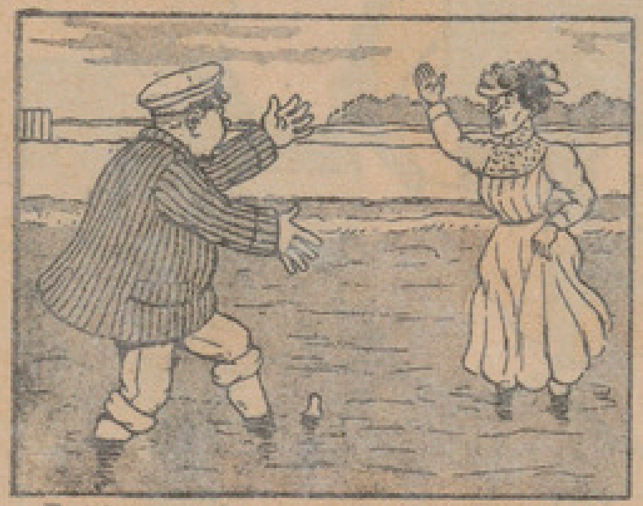
Ils arrivent sur la plage et s'arrêtent émotionnés. Mme Duselfin est pétrifiée d'admiration, jamais elle n'aurait cru voir autant d'eau. Monsieur, qui a déjà contemplé ce spectacle, lui fournit des explications, il lui explique que l'eau est salée et il la lui fait même goûter.



Après il lui offre de prendre un bain. Malheureusement ils n'ont pas de costumes de bain. « Nous nous contenterons alors d'un bain de pieds, » dit Duselfin.



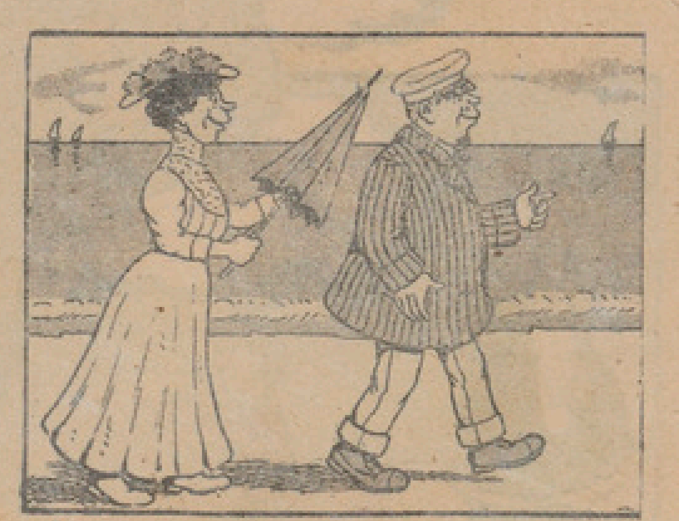
Les deux baigneurs retirent leurs chaussons et leurs bas et se mettent à barboter pendant une heure.



Tout à coup madame pousse un cri épouvantable. « Au secours ! hurle-t-elle, je suis mordue par un requin. »



Duselfin, n'écoutant que son courage, s'élance vivement pour prêter main-forte à sa femme et il constate avec plaisir que le requin annoncé est un simple crabe qui a eu l'audace de pincer le mollet de Mme son épouse.



Les Duselfin se rechaussent rapidement et ils partent excursionner sur la plage, le soleil darde ses rayons sur le sable et il fait une chaleur tropicale.

(Voir la fin page 16.)

LES DINAMITEURS DE NEW-YORK



Le chef de la police secrète de New-York me fit appeler un matin dans son cabinet.

— Je sais, me dit-il, lorsque je franchis le seuil de son bureau, que vous êtes un homme qui ne reculez pas devant le danger, Balding ; et je n'ai pas hésité à vous confier une tâche des plus dangereuses. Depuis plusieurs mois, comme vous le savez, les anarchistes terrorisent New-York, et il est temps de mettre un terme à leurs agissements. Le public commence à s'impatienter et à trouver que la police ne déploie pas suffisamment de zèle pour capturer ces bandits.

Réellement le chef avait raison, il fallait arrêter les exploits de la bande, la vigilance de la police ordinaire n'avait pas suffi pour pincer les criminels et il me semblait que cet état de choses durerait tant qu'on n'aurait pas mis la main sur les individus qui fabriquaient les bombes.

— Oui, il faut absolument découvrir l'endroit où sont fabriquées les bombes et arrêter les fabricants d'abord, ensuite nous n'aurons aucune peine pour capturer le reste de la bande. Je compte sur vous, Balding, pour faire l'impossible, car, je le répète, le public s'impatiente, et il faut que ces attentats cessent, à tout prix.

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour réussir dans la tâche que vous me confiez, mais je vous demanderai de mettre à ma disposition quelques « hommes en civil » et déguisés, et de pouvoir compter sur eux, dès que je le jugerai nécessaire, dis-je en quittant le chef.

Je n'avais guère d'indices pour me guider, mais je me disais que la fabrication de ces instruments diaboliques devait avoir lieu dans des quartiers excentriques. Aussi, au lieu de me diriger vers mon restaurant, je me rendis dans le quartier étranger et entrais dans un des restaurants cosmopolites qui y abondent.

Je pris place à une petite table recouverte d'une nappe sale et de verres gras, et commandai deux ou trois plats. Le garçon, misérablement vêtu, me les apporta bientôt et je fis semblant de m'en régaler, ce qui était loin de la vérité.

Il y avait quelques étrangers dans le restaurant, qui étaient en train de jouer aux cartes et qui causaient en différentes langues, mais il n'y eut rien de suspect jusqu'ici dans leur conversation.

Je ne croyais pas apprendre grand'chose dans cet endroit, et comme il faisait une chaleur étouffante et désagréable, j'appelais le garçon et payais mon repas. Puis j'allumais une cigarette, et étais sur le point de me lever de mon siège quand j'entendis un des clients assis à une table demander en italien, au garçon, du sucre en poudre.

Le garçon en apporta un bol rempli, et l'individu en versa deux cuillerées pleines dans sa tasse de café noir.

Le garçon s'éloigna ; je me levais et me dirigeais vers la porte, quand en traversant la salle je vis se refléter dans un miroir sale et brisé, accroché au mur, la scène suivante : l'homme assis à la table du coin, plongeait sa cuillère dans le sucrier et versait la plus grande partie du contenu du bol dans un cornet en papier pour le glisser ensuite dans sa poche.

Cette action, pour un observateur ordinaire n'aurait pas paru de grande importance, c'était simplement une légère filouterie, mais pour moi, qui ne songeais que bombes et explosions, ce n'était pas la même chose.

Donc, l'homme au cornet de papier attira particulièrement mon attention, et je retournais à ma place et commandais moi-même une tasse de café.

Etais-je déjà sur la trace des fabricants de bombes ?

A ce moment, l'individu après avoir bu un verre de mauvais brandy, s'apprêta à partir. Je réglais le garçon, je sortis le premier et me cachais dans l'angle d'une porte, où j'attendis, jusqu'à ce que l'homme que j'étais décidé à suivre, parût. Au bout de quelques minutes, je le vis, se dirigeant vers une des rues étroites avoisinant « Windmill Square ». Là, il s'arrêta devant une maison de pauvre apparence, poussa la porte et disparut. La maison était plongée dans l'obscurité de la cave au grenier.

M'étant assuré que mon revolver était bien dans ma poche, et ayant examiné le barillet pour être certain qu'il était chargé, je traversais la rue pour observer la maison sans être remarqué. Je regardais les fenêtres. Il y avait maintenant une pâle lumière dans une des pièces qui étaient plongées dans l'obscurité, quelques instants auparavant.

Je pouvais distinguer une lampe sur la table et à ce moment le store se baissa. Il était plus que probable que l'homme que j'avais pisté était dans cette chambre, mais je ne voulais pas entrer dans la maison pour voir ce qu'y s'y passait, sans avoir prévenu la police.

Pendant que j'attendais le passage d'un policeman, une flamme bleue pâle éclaira, l'espace d'une seconde, la chambre d'une lueur plus vive. Ceci laissait supposer que l'homme venait de mélanger du sucre avec un chlorâte, j'étais bien certain de ne pas me tromper.

Mon cœur battit très fort à ce moment, car il me sembla que j'avais découvert la bonne piste.

Un policeman passa à ce moment, et en quelques mots je lui donnai l'ordre de se rendre au plus proche bureau téléphonique, pour demander à mon chef de m'envoyer les hommes nécessaires pour cerner la maison, avant que d'y entrer moi-même; car, il pouvait y avoir une douzaine d'individus cachés dans l'immeuble.

J'attendis donc l'arrivée des hommes que j'avais envoyé chercher.

Ils arrivèrent bientôt un par un par des chemins différents, et si bien « maquillés » qu'il aurait été difficile de soupçonner leur véritable profession.

Un des hommes vendait des chansons populaires, un autre portait un paquet de lacets de chaussures sur le bras, et d'autres également déguisés s'approchèrent de la maison.

A les voir on ne se serait jamais douté que sous ces haillons et ces vêtements rapiécés se cachaient les meilleurs policiers de New-York, armés chacun d'un bon revolver, et ayant dans leur poche une jolie paire de menottes prêtes à être passées aux poignets des criminels.

Je donnais mes instructions à l'inspecteur de police, commandant les hommes en « bourgeois » :

— Vous voyez la lumière qui se trouve dans cette chambre ? dis-je, désignant la fenêtre faiblement éclairée. Remarquez bien sa position exacte. Elle est au deuxième étage, et à gauche, si cette lumière disparaît, n'hésitez pas une seconde, venez, et arrêtez tous les individus que vous trouverez dans la maison.

— Compris, M. Balding, dit l'inspecteur, et tous les policiers se dissimulèrent dans différents endroits, d'où ils pouvaient surveiller la fenêtre éclairée, tandis que, tenant d'une main mon revolver, je poussais la porte d'entrée, et pénétrais dans l'obscur corridor.

Voici ce que j'avais décidé :

S'il n'y avait dans la maison que l'homme que j'avais pisté, je n'aurais aucune difficulté pour m'en emparer tout seul, mais si je trouvais plusieurs individus, j'avais résolu de tirer un coup de revolver sur la lampe, et de plonger la pièce dans l'obscurité, ce serait le signal pour les hommes qui étaient dehors, pour s'élancer dans l'escalier et arrêter tous ceux qui tenteraient de s'enfuir.

Je n'entendis pas un seul bruit en m'arrêtant dans le corridor, et je commençais à grimper les escaliers. Aussi doucement que possible, je parvins au premier étage sans encombre. Revolver en main, je grimpais à « quatre pattes » jusqu'au second étage... Soudain un homme bondit dans l'obscurité et me saisit par les épaules. Avant d'avoir le temps de me défendre il m'arracha mon revolver et me traîna dans la chambre, dont la porte s'était ouverte au bruit de la lutte.

Les individus étaient plus méfiants que je ne l'avais cru, ils avaient eu la précaution de mettre un des leurs en faction, et ce dernier m'avait surpris.

Ma situation était critique, d'autant plus que je m'aperçus que je ne m'étais pas trompé, c'était bien là une des fabriques de ces engins meurtriers.

Il y avait dans la pièce, une demi-douzaine d'hommes en tout, et celui qui se trouvait au restaurant me reconnut et entra dans une violente colère.

— C'est un espion ! un sale espion ! cria-t-il. Nous allons l'envoyer dans l'autre monde.

Et il eut un mauvais rire, qui me glaça le sang dans les veines. Je me trouvais au milieu d'une bande dangereuse, et certainement les criminels ne reculeraient pas devant un assassinat pour se venger d'avoir été découverts.

Je m'attendais à recevoir une balle de revolver, d'un moment à l'autre, mais leur projet de vengeance était de beaucoup plus diabolique.

— Nous allons vous faire sauter, me dit l'un d'eux qui paraissait être le chef de la bande.

Ils me saisirent par les bras, et m'attachèrent après deux anneaux fixés dans le mur, ils approchèrent une petite table près de moi, et remplirent un récipient en étain avec des matières explosives, au centre duquel ils fixèrent un tube de verre à moitié rempli avec un acide, et bouché avec du papier buvard. Puis, ayant attaché une corde mince après le récipient en étain, ils m'allongèrent le bras tant qu'ils purent et y fixèrent l'autre bout de la corde.

— Nous allons vous laisser, dit l'un d'eux, vous serez vite fatigué de tenir votre bras étendu, et lorsque vous le laisserez tomber, vous renverserez la bombe, et vous serez réduit en bouillie.

J'eus pendant une seconde l'idée de tirer immédiatement sur la corde et de faire sauter les bandits avec moi, mais malgré tout, on tient à la vie !

Les individus se dirigèrent vers la porte.

— Ne lui laissons pas de lumière, dit le dernier homme en sortant, et il revint chercher la lampe. La chambre se trouva plongée dans l'obscurité, et sans s'en douter, les bandits avaient donné eux-mêmes le signal de leur arrestation.

Ils étaient à ce moment au premier étage, lorsque la porte de la rue s'ouvrit et qu'un bruit de pas se fit entendre.

Ils regrimpèrent tous rapidement jusqu'à l'étage au-dessus, et l'individu qui m'avait pris mon revolver, tira les six balles, mais celles-ci allèrent se loger dans le mur de l'escalier. J'entendais tout ce qui se passait, au milieu de l'obscurité, n'osant remuer de crainte de renverser le récipient et de faire sauter la maison ainsi que mes hommes en même temps que toute la bande.

La bataille dura quelques minutes, mais bientôt tous furent pris et chacun d'eux, solidement maintenu par une paire de menottes.

— Où diable est passé Balding ? dit une voix en approchant de la pièce où j'étais attaché.

— Je suis ici, mais, de grâce, n'entrez pas sans lumière, sans quoi vous seriez réduits tous en miettes.

J'entendis un des hommes descendre, pendant que les autres attendaient à la porte.

Enfin, la lumière apparut et je fus délivré de la position critique dans laquelle je me trouvais.

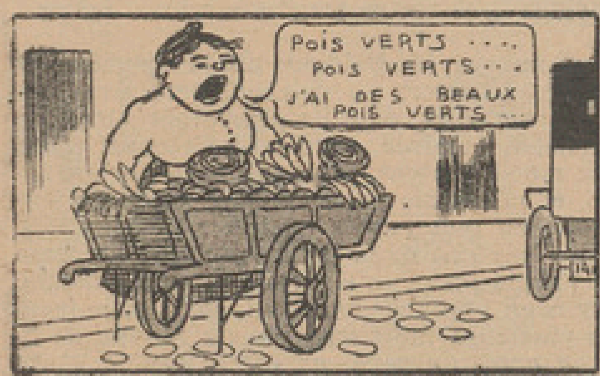
Mais je peux dire que jamais je n'avais vu la mort de si près, et je dois l'avouer, j'en frissonne encore chaque fois que j'y pense.

A partir de ce jour, les exploits des anarchistes cessèrent tout à coup.

La bande fut sévèrement condamnée, et j'eus la satisfaction d'être félicité pour avoir réussi à dépister et à arrêter les audacieux criminels qui pendant si longtemps avaient terrorisé New-York.

FORTUNIO.

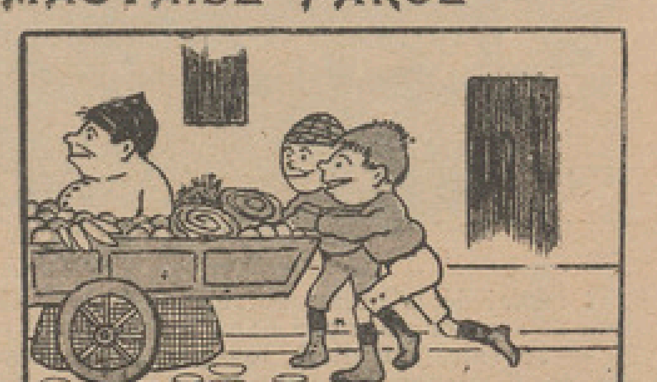
LA MÈRE DUTROGNON EST VICTIME D'UNE MAUVAISE FARCE



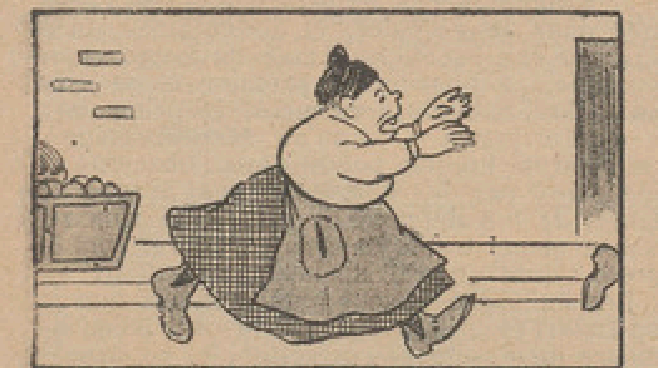
La mère Dutrognon, la marchande de quatre-saisons, s'était arrêtée au bord du trottoir pour *crier* la marchandise qu'elle vendait dans sa voiture. A quelque distance de là, stationnait une automobile.



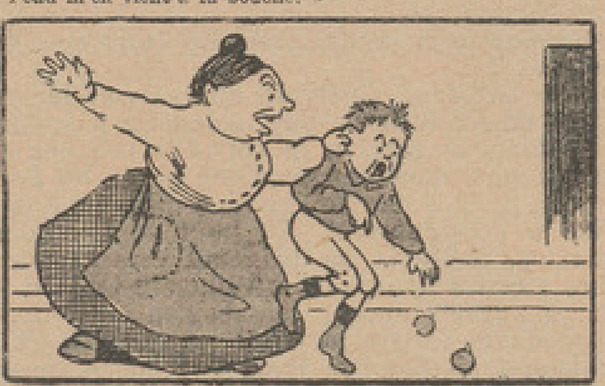
Julot et Totor s'étant approchés de la voiture de la mère Dutrognon, virent parmi les légumes de toutes sortes, de superbes pommes. « Ce qu'elles doivent être bonnes, dit Julot à Totor. — Je te crois, répond ce dernier, l'eau m'en vient à la bouche. »



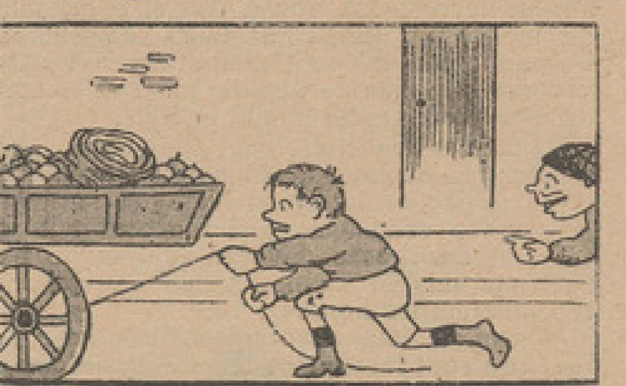
Et profitant que la mère Dutrognon est entrain de rendre la monnaie à une cliente, Julot et Totor chipent avec adresse plusieurs pommes et s'enfuient.



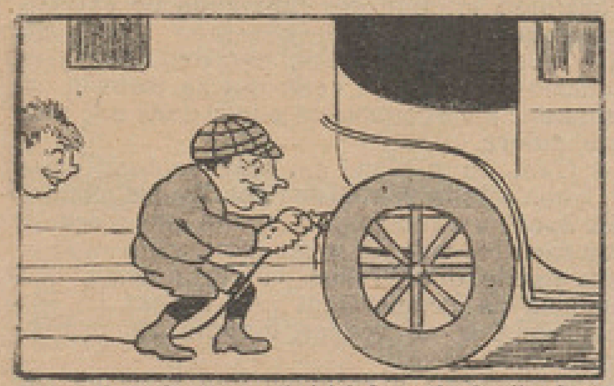
Mais la mère Dutrognon a l'œil vif et, quoique occupée avec sa cliente, elle a vu le geste des deux jeunes garnements, et elle se lance à leur poursuite.



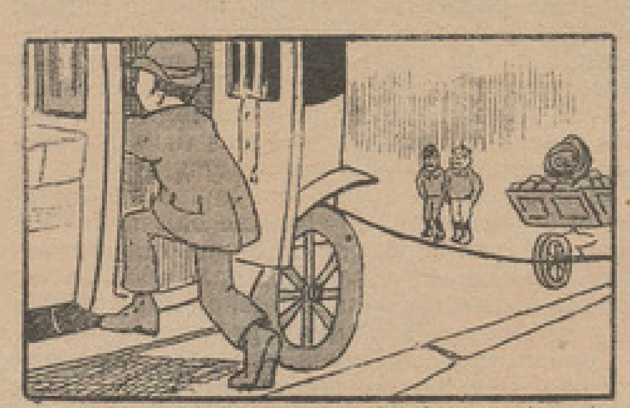
Les ayant rejoints, elle leur infligea une correction bien méritée, mais qui ne fit pas l'affaire des jeunes drôles.



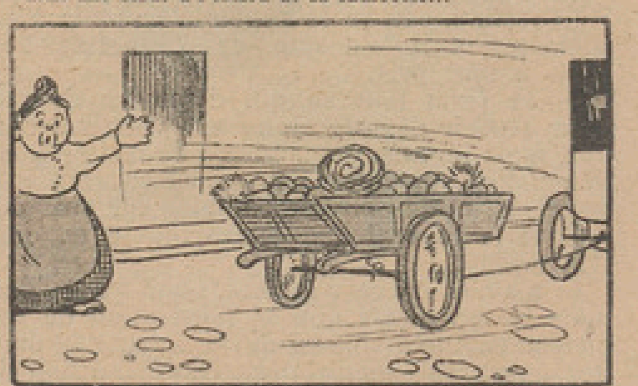
Furieux, Julot et Totor jurèrent de se venger et de jouer un mauvais tour à la bonne femme. Ils attachèrent donc une corde à l'essieu de la charrette...



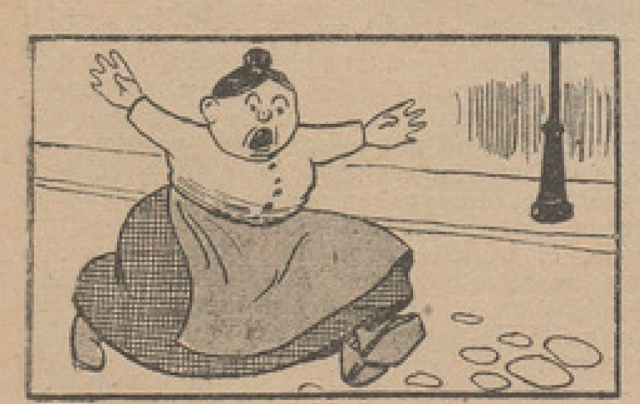
et nouèrent l'autre extrémité de la corde, derrière l'automobile qui stationnait un peu plus loin. Ceci fait, ils attendirent impatiemment le départ du teuf-teuf.



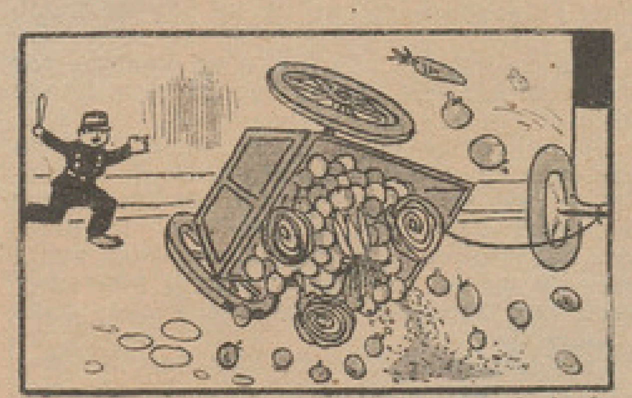
Peu après, un monsieur monta dans l'auto après avoir jeté une adresse au chauffeur. Celui-ci mit le moteur en marche, et le véhicule partit d'un bond...



entrainant à sa suite la voiture de la mère Dutrognon Stupéfaite de cette disparition subite, l'infortunée marchande de quatre-saisons se mit à pousser des cris épouvantables...



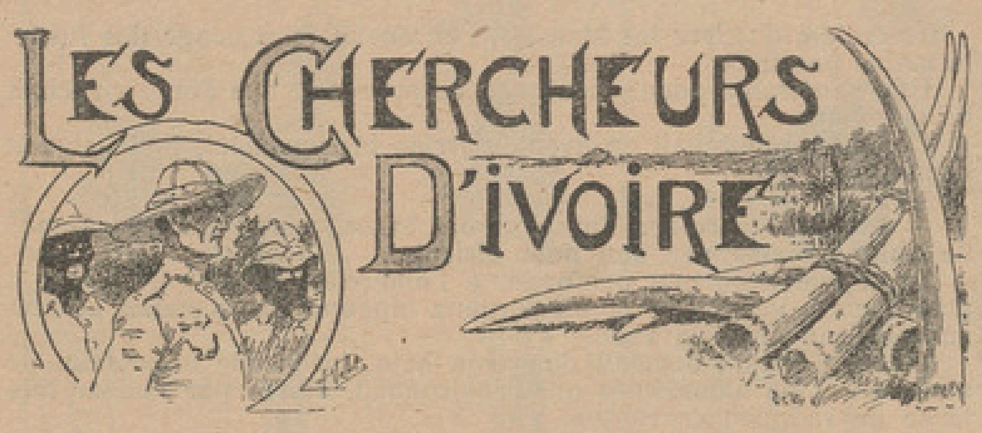
et s'élança à la poursuite de l'automobile, en gesticulant et en criant de plus belle.



Sans se soucier des cris de la mère Dutrognon, le chauffeur continuait sa course et ce qui devait fatalement arriver, arriva. La voiture de quatre-saisons culbuta, et les choux, navets, carottes, pommes, etc., jonchèrent le sol à la grande joie de Julot et de Totor qui étaient arrivés sur les lieux de l'accident.



Mais leur plaisir fut de courte durée, car un agent qui avait observé leur manège les emmena au poste de police et de là les reconduisit à leurs parents. Julot et Totor apprirent à leurs dépens qu'il en coûte de jouer des mauvaises farces et en gardèrent longtemps le souvenir cuisant.



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

XIX

(Suite.)

D'un signe, Vallençais appela Barao, et, à deux, ils halèrent le Massaï. Lorsqu'il fut à leurs pieds, les yeux sortant de l'orbite, le Somali l'acheva d'un coup de poignard, et Vallençais détacha vivement son lasso.

— Attention ! fit-il du bout des lèvres, sans qu'aucun son sortit de sa bouche.

Cette fois, quatre hommes s'avançaient ensemble.

L'on ne pouvait songer à les attaquer, car les coups de feu auraient attiré le reste de la troupe dont il importait de connaître l'importance avant d'engager le combat.

Si déterminés et courageux que fussent les cinq voyageurs, et malgré le nombre et la qualité de leurs armes, c'eût été de la folie d'attaquer plusieurs centaines de Massaïs.

Ils restèrent donc étroitement collés au rocher, retenant leur souffle et suivant avidement du regard les quatre indigènes qui avançaient en toute sécurité, bien qu'avec précaution.

Ces gens ne se doutaient guère que le cadavre de leur compagnon gisait si près d'eux.

Cinq minutes après qu'ils eurent disparu, le gros de la troupe parut.

Harley, immobile, compta une cinquantaine d'hommes. Sept seulement étaient armés de fusils ; tout le reste portait des arcs et de petites hachettes ; presque nus, couverts d'amulettes, d'anneaux de cuivre, de peintures et d'ornements faits avec des plumes et des fourrures de bêtes, ces nègres avaient l'air féroces et obtus. Très grands, maigres, dégingandés, ils avaient des jambes desséchées comme des pattes de flamants ou de cigognes.

Lorsque le dernier fut éloigné et que l'on fut certain que tout l'effectif de la bande se trouvait bien là, Harley échangea un rapide coup d'œil avec ses compagnons qui comprirent aussitôt ce langage muet.

— Ma foi, oui, tombons-leur dessus, fit Collin à demi-voix. Dans la surprise, on aura bien raison d'eux !...

— Exterminons-les ! proféra le docteur Pitache avec un éclair si farouche dans ses bons yeux que les quatre hommes étouffèrent avec peine un involontaire éclat de rire.

— En avant, Barao ! fit Harley.

Et chacun se glissa, rampa, la carabine à répétition à la main, pour rejoindre l'ennemi.

En coupant à travers les roches, ils parvinrent à un point particulièrement favorable, car ils voyaient venir à eux la troupe des ennemis qui, eux, ne pouvaient les apercevoir.

— Visez d'abord ceux qui sont armés de fusils, avait recommandé Vallençais.

Et tous guettaient le signal de leur chef.

Celui-ci, merveilleusement calme, attendait les ennemis comme du gibier. Lorsque toute la bande fut bien en vue, étroitement tassée dans le sentier, il épaula, visa — immédiatement imité par ses compagnons — et les cinq détonations partirent presque en même temps, faisant un effroyable tapage entre les rochers.

Des hurlements de colère, d'effroi et de douleur répondirent à l'éclat de la poudre.

Quatre Massaïs étaient tombés, morts ou grièvement blessés.

Et, avant que les noirs, stupéfaits, eussent seulement songé à faire usage de leurs armes, dix autres des leurs tombaient, fauchés par le tir rapide et précis de leurs adversaires invisibles.

Cependant, ils se ressaisirent ; et la hachette à la main, s'élancèrent intrépidement vers le lieu d'où venait la mort. Quinze nouvelles victimes dégringolèrent les rocs qu'elles venaient d'escalader.

Cette fois, c'en était trop pour le courage des Massaïs ; les survivants reculèrent, trébuchant sur les cadavres ; et, avec de longs cris de rage, ils s'enfuirent, débandés ainsi qu'une volée de perdrix sous le plomb meurtrier du chasseur.

Des balles les poursuivirent et en tuèrent encore trois.

Rapidement, Barao visitait tous les cadavres, donnant le coup de grâce à ceux qui respiraient encore. Vallençais le laissait faire, car cette apparente cruauté était plutôt un acte pitoyable. Mieux valait à ces misérables la mort immédiate que l'interminable agonie sous la brûlure intolérable du soleil, la piqûre des mouches venimeuses, et peut-être la dent féroce des hyènes et des chacals.

Cependant, il ne convenait pas de s'attarder en ce lieu.

— Essayons de rejoindre les nôtres au plus vite, dit Vallençais ; d'abord parce qu'il est possible qu'ils aient besoin de nous ; ensuite, parce qu'il est à craindre qu'une troupe de Massaïs plus nombreuse que celle-ci vienne nous surprendre, attirée par la fusillade.

Ils reprirent donc leur marche, suivant le cours d'une rivière qu'ils supposaient devoir être aussi longée par la caravane.

A la nuit, ils campèrent sous bois et firent un solide repas de pintades et de canards fraîchement rôtis. Ils avaient soigneusement abrité le feu de façon que nul rayon de lumière ou souffle de fumée put révéler leur présence. Ensuite, ils s'installèrent sur des tas de feuillages et s'endormirent d'un sommeil réparateur dont ils avaient bien besoin afin de se trouver dispos le lendemain.

Au moment où le jour se levait, ils furent brusquement réveillés par le bruit lointain, mais bien reconnaissable d'une fusillade nourrie .

Les nôtres sont attaqués ! s'écria Harley en pâlissant.

Rien n'égalait sa contrariété, son tourment de ne pas se trouver à la tête de sa troupe à l'heure du danger.

Victor se répandait en invectives contre le mauvais sort, et tout le corps du Somali avait de nerveux tressaillements d'impatience.

Moins ardent en apparence, Pierre Audet avait quand même été le plus prompt pour rassembler les armes, les bagages, et se mettre en route. Le docteur prit la tête, courant au son des fusils avec l'angoisse d'arriver trop tard pour secourir les blessés.

Du reste, un quart d'heure après cette alerte, tout bruit avait cessé : était-ce la victoire ou la défaite ?...

Soudain Barao, qui avait pris les devants, s'arrêta et revint sur ses pas.

— Les Massaïs ! chuchota-t-il.

Il y avait là une troupe nombreuse, occupée à préparer un repas. Des blessés étendus en rang étaient visités et pansés par plusieurs médecins indigènes qui se distinguaient de leurs compagnons par leur accoutrement bizarre et l'absence de peintures de guerre.

Après avoir examiné la troupe, évalué autant qu'il était possible leur nombre, Harley se retira un peu en arrière avec ses compagnons, afin de délibérer.

— Evidemment, dit-il, les nôtres ont repoussé l'attaque des Massaïs, car vous ne voyez aucun prisonnier, et il n'y a nul butin, au lieu que les blessés sont plus d'une dizaine... Cependant, la présence de ces blessés, la tranquillité de la bande, prouve que la victoire de notre caravane n'a pas été très décisive... Il est probable qu'ils ont formé un camp dans les environs d'ici, qu'ils l'ont fortifié et qu'ils y demeurent prudemment en nous attendant... Nous avons deux façons d'agir... Nous pouvons aisément éviter les Massaïs et tâcher de trouver le camp des nôtres, ce qui ne sera pas très difficile, car il se trouve certainement dans la direction où nous avons entendu les coups de feu. Nous pouvons aussi tirer la fusée d'alarme pour avertir nos hommes de se porter à notre secours et investir subitement le campement des Massaïs, en tuer un bon nombre et mettre en déroute le reste qui croira que notre bande est au complet...

Pierre Audet, Collin et Barao, acquiescèrent vivement à ce dernier parti.

— Attaquons !

— Eh bien, oui, attaquons ! fit le docteur avec un geste résolu.

Avec leurs carabines à répétition, les cinq hommes avaient à leur disposition le tir rapide de chacun quinze cartouches, ce qui leur donnait soixante-quinze balles dont peu relativement seraient perdues, car sauf Pitache, c'étaient d'excellents tireurs. Ensuite, ils avaient chacun deux revolvers, armes que Barao ne savait employer qu'à bout portant, mais où les autres étaient experts : Vallençais, en particulier, se montrait d'une adresse prodigieuse à ce tir et employait indifféremment la main gauche ou la main droite.

S'étant avancés avec mille précautions pour que nul bruit ne révélât leur présence, les cinq hommes s'arrêtèrent soudain.

Une sentinelle nègre faisant les cent pas était devant eux.

D'un signe impérieux, Harley commanda à ses compagnons de demeurer en arrière et lui-même poursuivit sa route, passant d'arbre en arbre en se dissimulant derrière les troncs.

Enfin, il s'immobilisa et attendit.

Le nègre, sans méfiance, approcha de l'arbre contre lequel Vallençais le guettait.

Et d'un geste foudroyant, Harley le renversa, un genou aux reins, le deux mains jointes jetées autour du cou formant un collier et attirant violemment l'homme en arrière.

— Le coup du père François, murmura Audet, admiratif.

Etranglé, étourdi, le nègre était tombé comme une masse sur le sol et un magistral coup de poing entre les deux yeux acheva de l'assommer.

Il n'avait pas eu même un gémissement. La route était libre.

Les cinq hommes recommencèrent leur silencieuse approche.

Puis, lorqu'ils furent parvenus au seuil de la clairière, où leur présence serait fatalement signalée, Harley s'arrêta, désignant rapidement, et à voix basse, les victimes que ses compagnons auraient à jeter bas.

— Ne perdons pas nos balles et ne tirons pas sur la même cible !...

Et, chacun ayant soigneusement visé, Harley tira, immédiatement imité. Les cinq détonations éclatèrent comme la foudre dans la paix de la forêt, les échos répercutant le bruit de manière effroyable.
Quatre hommes étaient tombés ; des hurlements plaintifs s'élevèrent ; d'autres détonations se succédèrent, semant la mort dans la troupe indigène, si affolée qu'elle ne songeait ni à se défendre, ni même à chercher à se mettre à couvert.
Enfin, les cartouches des carabines épuisées, les assaillants poussant de grandes clameurs guerrières s'élancèrent en avant, le revolver au poing, fusillant tout ce qu'ils trouvaient sur leur route.
Ce fut alors la panique complète.
Toute la bande des noirs s'enfuit comme un vol de cailles épouvantées, imaginant qu'ils étaient cernés par un détachement important.
Les blessés terrifiés, incapables de se mouvoir, gémissaient lamentablement.
Vallençais défendit à Barao leur égorgement inutile et qui eut pris du temps.
— Maintenant, tâchons de rejoindre les nôtres le plus vite possible.
Comme ils regagnaient la brousse, ils virent monter dans le ciel obscur une fusée étincelante.
Pitache eut un cri de contentement.
— Ce sont eux.
— Pardi ! s'écria Collin, ils ont bien dû entendre le bruit de la fusillade et comprendre que nous étions là !...
Harley répondit au signal par une autre fusée, et une demi-heure plus tard, l'on parvenait au camp, grossièrement, mais solidement retranché par des arbres abattus en des fagots d'arbustes épineux placés en clôture.
— Qui va là ? cria la voix de Durlot.
— Amis ! répondit Vallençais.
— Ah ! capitaine, il était temps que vous arriviez !...
Et, dans l'enceinte, Vallençais écouta, soucieux, le rapport des deux chefs d'escorte.
La caravane, cernée et poursuivie par de nombreuses bandes de Massaïs, avait dû reculer et s'était hâtivement fortifiée en ce lieu qui n'avait rien de bien favorable, sauf que l'on se trouvait sur une légère éminence et que l'on pouvait voir arriver l'ennemi de loin.
— Les vivres ? demanda Harley.
Durlot fit la grimace.
— Peu de chose... nos hommes ont dû abandonner la plupart des charges de grain. Cependant, nous avons encore quelques bestiaux.
— L'eau ?
— Ah ! c'est le plus terrible !... Il nous faut aller la chercher à deux cents mètres, soit de nuit, soit s'il fait jour en écartant les ennemis... Hier, nous avons dû livrer un combat en règle, et encore nous avons eu deux porteurs blessés, dont l'un assez grièvement.
Vallençais chercha des yeux Pitache. Mais, déjà, le docteur était à son poste, visitant les blessés, au nombre de sept.
Harley fit un geste.
— Bah ! rien n'est désespéré !... En attendant demain où nous aviserons, dormons et reposons-nous !...
Mais dès les premières clartés du jour, Vallençais, debout, inspectait minutieusement les fortifications du camp.
Il appela Durlot.
— Voilà deux points faibles, dit-il, et justement à des endroits où l'ennemi peut s'approcher presque à couvert.
L'ancien militaire hocha la tête.
— Vous avez raison, capitaine, mais nous étions pressés... Aujourd'hui, nous allons réparer cela.
Vallençais fit un geste.
— Attendez !... Gardez-vous bien que, du dehors, l'on s'aperçoive de cette rectification... Etablissez plutôt un double mur d'enceinte, à ces deux places... Certainement, c'est là que l'on nous attaquera, et il sera excellent que les ennemis ayant rompu la première clôture, se trouvent de façon inattendue devant une seconde, derrière laquelle nous les criblerons !...
— Parfait ! s'écria Durlot, enchanté.
Et, en toute hâte, il mit les Voua-Gouanas au travail. Des arbres abattus, couchés, recouverts de broussailles et de terre, firent bientôt une solide enceinte intérieure, au travers de laquelle des ouvertures étaient ménagées pour permettre de tirer sur les assaillants.
Du reste, la matinée se passa dans un calme absolu, et comme il est rare que les noirs commencent un combat au milieu du jour, il fut décidé qu'une vingtaine de Somalis et d'Ouraniens, sous la conduite de Barao, Collin et Jeddy feraient une battue, dans un double but : celui de reconnaître si l'ennemi se tenait dans les environs et celui de rapporter une provision de viande fraîche.
Précisément, la présence d'hippopotames était signalée dans la rivière non loin, et la capture de l'une de ces énormes bêtes assurait pour plusieurs jours la vie du camp.
La chair de ces animaux était peu prisée des Européens, mais constituait un régal délicieux pour les noirs.
Disséminés dans la brousse, les chasseurs avançaient avec précaution, examinant avec soin les alentours.
En outre de leurs fusils, les soldats ouraniens étaient armés de petits arcs qu'ils maniaient avec adresse.
De temps en temps, une pintade, un énorme loukou, oiseau noir un peu semblable au dindon, se levait dans les herbes, et une flèche l'abattait silencieusement.

De crainte d'attirer les Massaïs, l'on devait faire usage des fusils le moins possible.
Une pénétrante odeur marécageuse apprenait que l'on approchait de la rivière.
Collin, qui marchait en avant, s'arrêta brusquement, tout haletant d'émotion.
— J'en vois un !...
— Loandon ! proféra Barao à voix basse, annonçant la présence de l'hippopotame par son nom africain.
Dans une anse peu profonde, à l'ombre de feuillages épais, la masse grise informe d'un monstrueux hippopotame s'étalait au-dessus de l'eau et de la vase.
Inerte, l'animal dormait dans son bain, insensible à l'essaim de mouches et de moustiques qui l'environnait, attirés par l'odeur huileuse de sa peau crevassée.
Au moment où deux des meilleurs tireurs somalis s'apprêtaient à viser la bête, une détonation retentit, venant de la rive opposée et l'hippopotame blessé se souleva avec un horrible grognement rauque.
Deux autres coups de fusil l'atteignirent, il piaffa dans l'eau, fit rejaillir le liquide boueux autour de lui, et s'affaissa vaincu.
Aussitôt, une dizaine de Massaïs s'élancèrent des buissons pour se saisir de leur proie qu'ils ne se doutaient guère être convoitée par d'autres chasseurs.

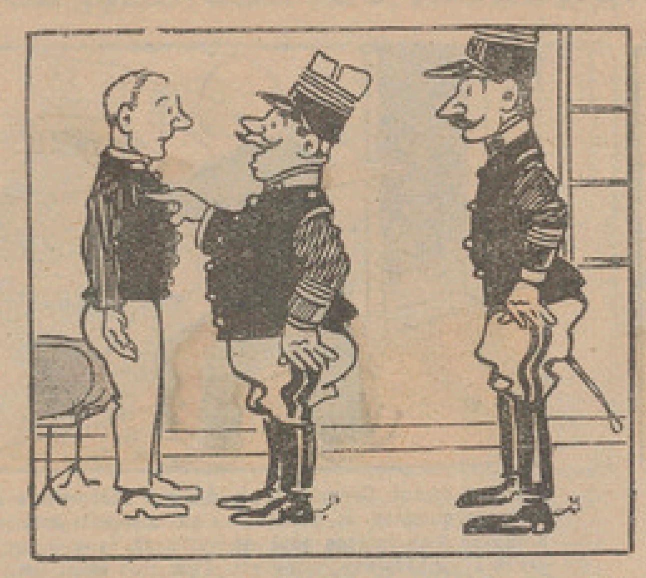


Vingt balles sifflèrent, fauchant les noirs...

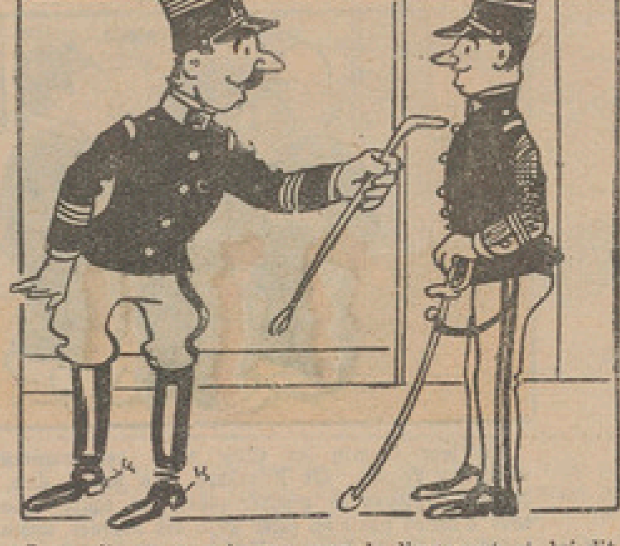
Le cœur palpitant, les yeux étincelants, Ouraniens et Somalis guettaient leurs ennemis, restant invisibles dans la brousse épaisse.
Lorque tous les chasseurs furent autour de l'hippopotame mort, Collin se dressa.
— Feu !...
Vingt balles sifflèrent, fauchant les noirs qui se renversèrent les uns sur les autres, avec des cris aigus.
Comme une avalanche, les hommes fondirent sur eux, et à coups de poignards ou de hachette s'acharnèrent sur les morts et les blessés.
Autour de l'hippopotame, l'eau était rouge de sang.
Selon la coutume de leur pays, les Ouraniens récoltaient les têtes des vaincus, qu'ils suspendaient à leur ceinture, sanglant et hideux trophée.
Collin se détourna avec dégoût.
— Ne nous attardons pas ! s'écria-t-il. Découpons et enlevons vivement cette viande, sans quoi une autre troupe pourrait bien venir nous la disputer.
Ses prévisions étaient justes ; car, à peine commençait-on à regagner le camp — dix hommes chargés d'énormes quartiers de la bête dépecée, — que Jeddy, qui éclairait la marche, revint vivement en arrière.
— Bas les charges ! fit-il. Il y a du monde devant nous !...
Hâtivement, l'on jeta la viande en pile et l'on arma les carabines.
Un effroyable cri de guerre emplit la plaine, et, de partout, des nègres surgirent qui, auparavant, se tenaient à plat-ventre dans les herbes.
La décharge qui les accueillit sembla à peine diminuer leur nombre et, en un instant, la petite troupe fut environnée par la nuée féroce.
Un corps à corps sensuivit.
Formant le carré autour des restes de l'hippopotame, Somalis et Ouraniens supportaient vaillamment le choc et repoussaient avec ardeur les assaillants.
En avant de tous, Jeddy, tenant son fusil par le canon, le faisait tournoyer, abattant, assommant avec la crosse tout ce qui approchait. Au-dessus de ces nègres trapus, mais de petite taille, il semblait un colosse, et peu à peu le vide se faisait autour de son moulinet meurtrier.

(A suivre.) DANIEL HERVEY.

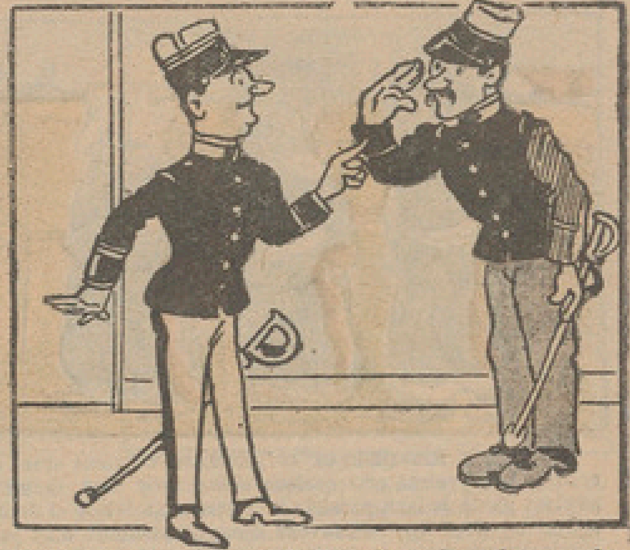
LE SOLDAT PIPETTE EST LIBÉRÉ



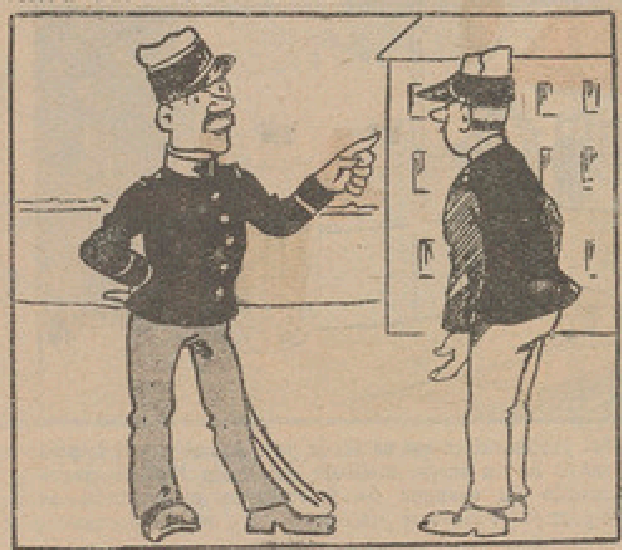
Comme le général devait passer une revue, le commandant avait par vance inspecté ses compagnies. Et il avait trouvé une petite tache sur la veste du soldat Pipette. « Voilà une veste à faire détacher » dit-il.



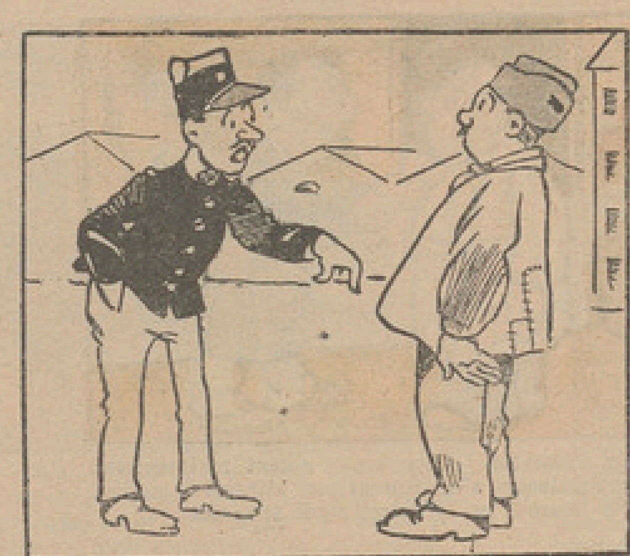
Le capitaine se retourna vers le lieutenant et lui dit « V's avez entendu? Il faudra que Pipette ait sa veste détachée pour la revue du général. »



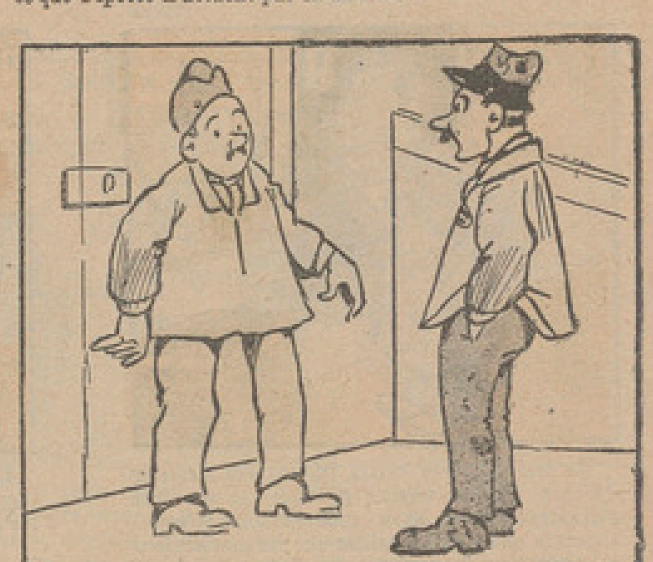
Le lieutenant s'adressa à l'adjudant : « Pour la revue du général, dit-il, la tenue est en veste; mais vous veillerez à ce que Pipette n'attache pas la sienne. »



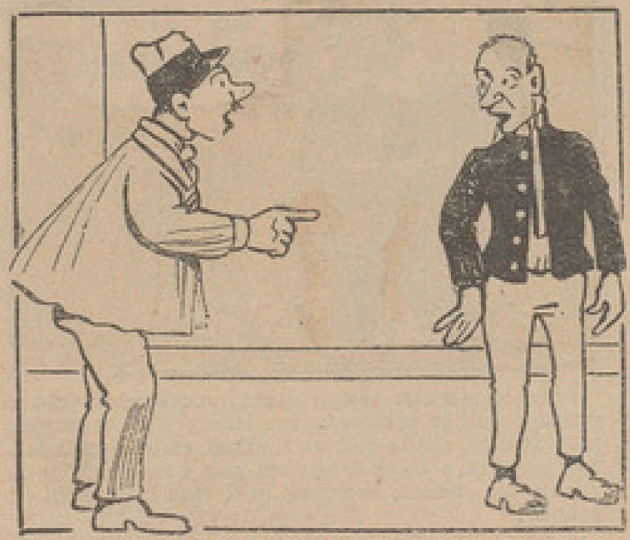
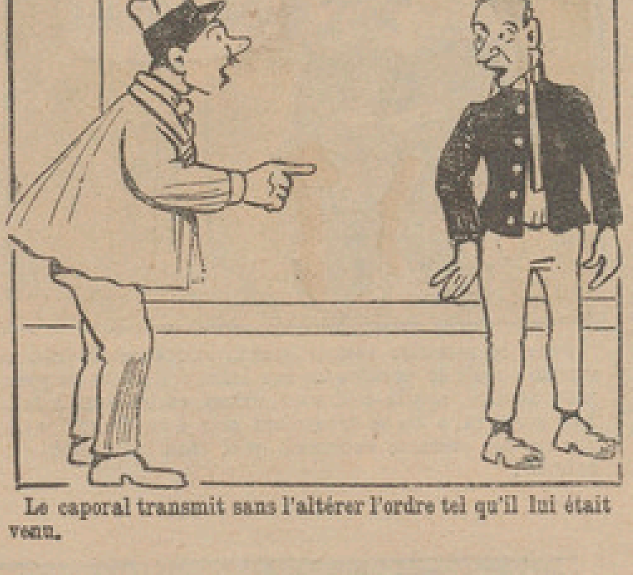
« Sargent, fit l'adjudant au chef de section, il faudra voir à ce que l'homme Pipette aye sa veste absolument déboutonnée; il y a apparence que le général veut voir sa chemise. »



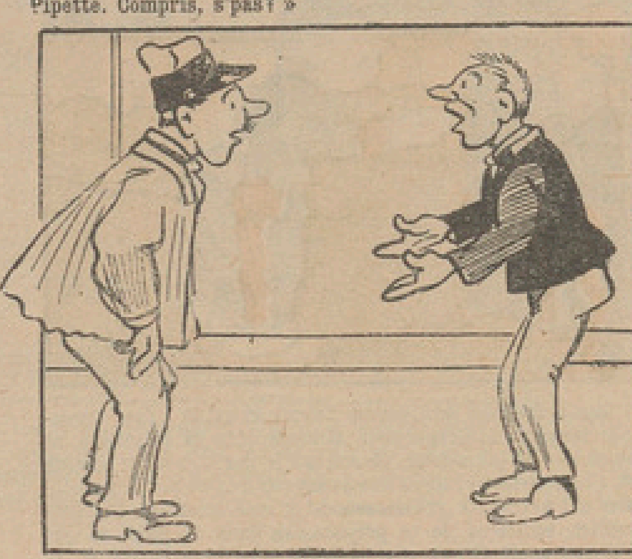
Le sergent attrapa un homme dans la cour. « Vous êtes intelligent, vous, n'est-ce pas? Vous allez monter dire au caporal d'escouade que le général veut voir la chemise de Pipette. Compris, s'pas? »



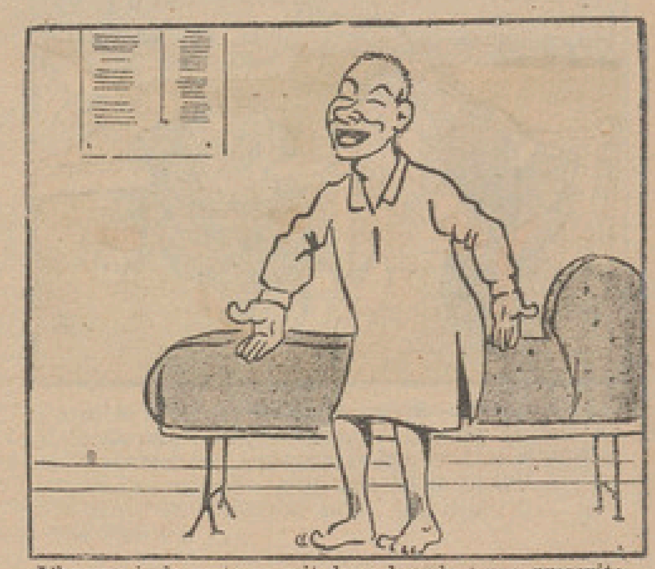
L'homme intelligent se rendit près du caporal et dit : « Caporal, pour la revue du général, faut que Pipette se présente en chemise, ordre du sergent. »

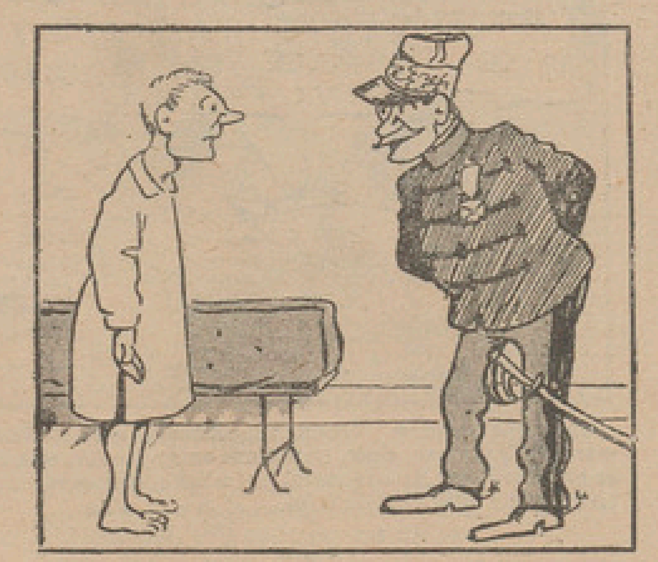
Le caporal transmit sans l'altérer l'ordre tel qu'il lui était venu.



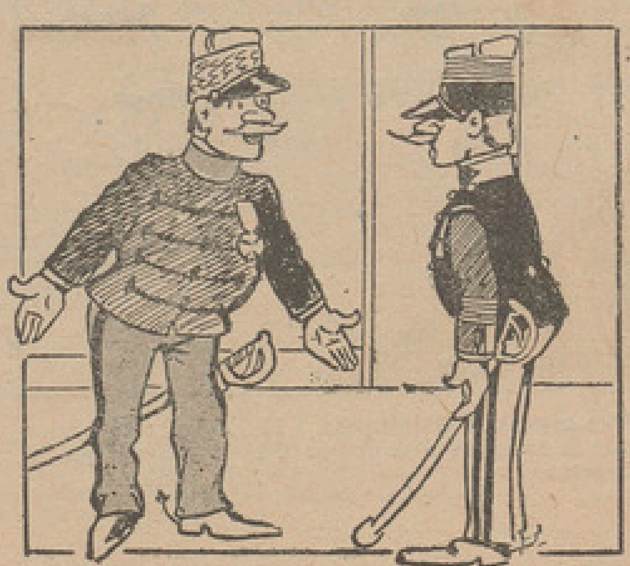
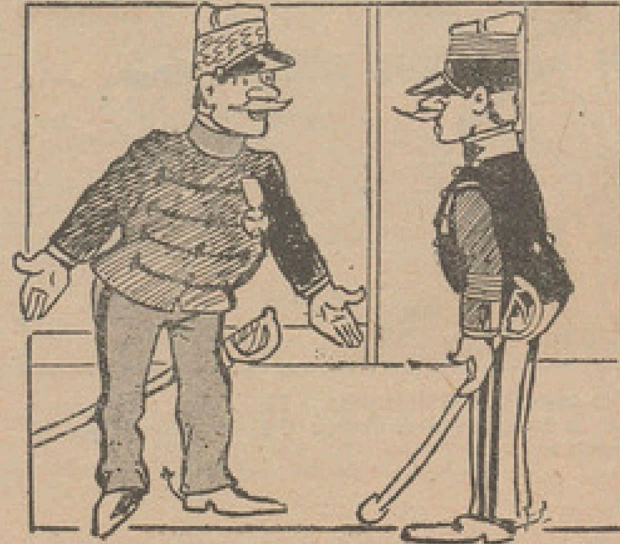
Toutefois, le soldat de 2e classe Pipette la trouva bizarre, il s'inquiéta si ça n'était pas une blague, mais son caporal lui affirma son plus grand sérieux.



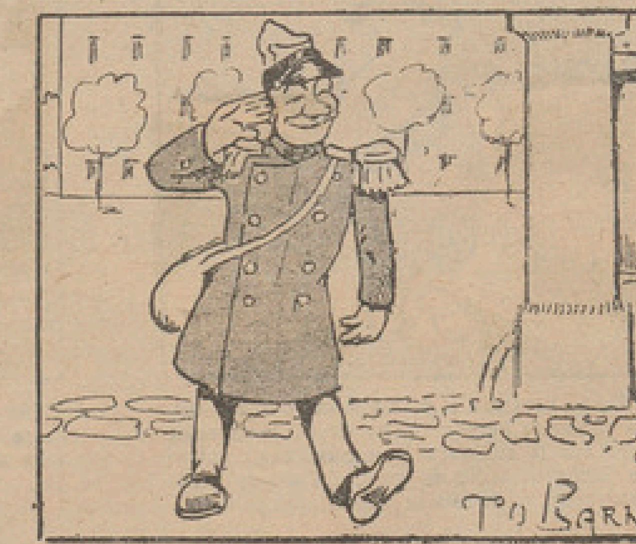
L'homme à la veste se mit donc dans la tenue prescrite et, heureux de n'avoir rien à astiquer, attendit le général.
« Qu'est-ce qui m'a fichu ça? grogna celui-ci. Dites-moi, colonel, il est fou cet homme-là! »



Interloqué, le chef du régiment saisit la balle au bond. « En effet, mon général, c'est un maniaque dont on ne peut rien faire et je voulais vous demander avis sur son cas. »

« Il faut le faire réformer et tout de suite ; il a une araignée dans le plafond. »



Et voilà comment le soldat de 2e classe Pipette, qui pensait bien tirer largement ses deux ans, sortit un beau matin du quartier avec un congé de réforme dans sa musette.

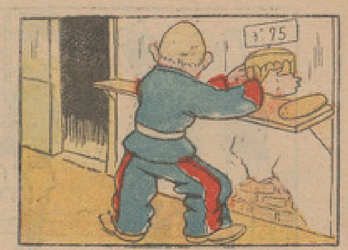
LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS, OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD (Suite.)



Croquignol, Ribouldingue et Filochard venaient d'en voir de cruelles ! Ils avaient pris quelque chose pour leur rhume et ils avaient gardé de leur passage à la ferme un triste et douloureux souvenir ! Nous les retrouvons donc, déambulant d'un pas lent sur la grande route, le ventre creux, n'ayant rien boulotté depuis deux jours.



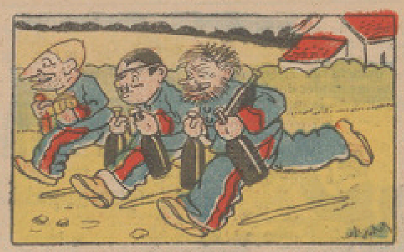
Sur leur chemin les trois amis rencontrèrent un village. « Voyons, dit Filochard, y a pas à dire, faut trouver le moyen de croûter coûte que coûte, on n'peut tout d'même pas s'les caler avec des briques comme ça, jusqu'à la Saint-Ripelin. V'là justement un charcutier et un épicemare là-bas. C'est c'qui nous faut, moi j'm'occupe du charcutier. »



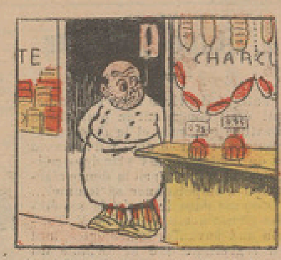
Et ce disant, Croquignol se dirigea seul vers la boutique en question et, profitant d'un moment propice, il s'empara d'un énorme pâté de *veau et jambon* qui se trouvait à l'étalage, ainsi que d'un gros saucisson.



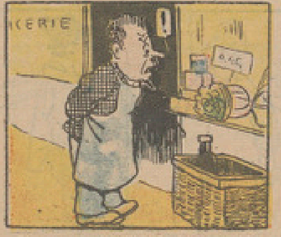
De leur côté, Ribouldingue et Filochard ne perdaient pas leur temps et *s'occupaient* à l'étalage de l'épicier. Ayant emprunté à ce digne commerçant quelques bouteilles de son meilleur vin, ils vinrent rejoindre Ribouldingue qui les attendait avec son pâté à la sortie du village.



Et tous trois s'empressèrent de détaler pour aller un peu plus loin se restaurer et prendre des forces. Ils en avaient bien besoin, ces pauvres Pieds Nickelés, car en fait de boustifaille, ils n'avaient pris que *la pâtée* que leur avaient passée les garçons de ferme !



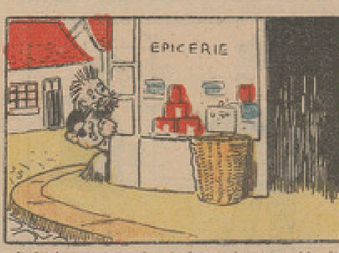
Quand Dubeudin, le charcutier, dont la boutique avait été honorée de la visite de Croquignol, vint prendre l'air sur le seuil de sa porte, il jeta machinalement un coup d'œil sur son étalage et s'aperçut de la disparition de son plus gros pâté ! Il entra dans une violente colère.



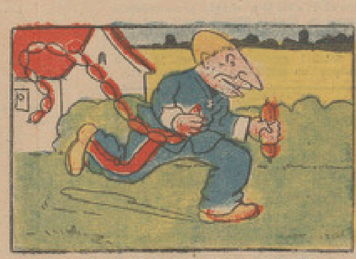
De son côté, son voisin Duvinaigre, l'épicier du coin, fit une vilaine grimace, et son nez s'allongea d'une façon épouvantable lorsqu'il constata que cinq bouteilles sur six manquaient à l'appel dans le panier qui se trouvait à l'étalage.



Les deux honorables commerçants, s'étant mutuellement raconté leurs malheurs, s'entendirent pour attraper si possible les coupables lorsqu'il leur prendrait envie de revenir.



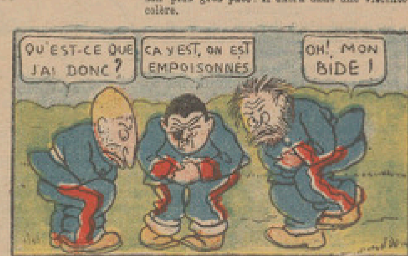
Ce fut justement ce qui ne tarda pas. Ayant trouvé le pâté excellent et le vin encore meilleur, les Pieds Nickelés jugèrent inutile de changer de fournisseurs et revinrent au village pour *faire leurs emplettes*.



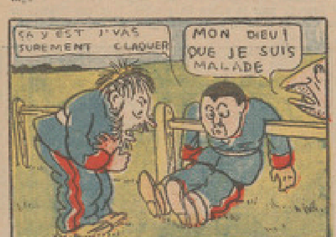
Comme la fois précédente, Ribouldingue et Filochard se chargèrent de ce qui concernait l'épicerie, tandis que Croquignol, qui s'y connaissait si bien en *pâtés et autres comestibles*, s'occupa de la charcuterie. Et il *s'occupa* bien, je vous en réponds !



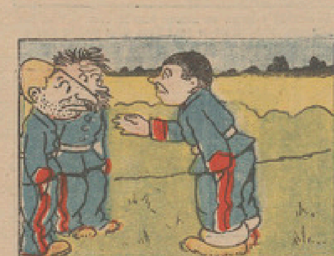
S'étant réfugiés dans une carrière, pour être à l'abri des indiscrets, Croquignol et ses deux compagnons firent honneur aux victuailles et chacun s'en fourra *jusque-là*. Quel gueuleton, mon empereur !



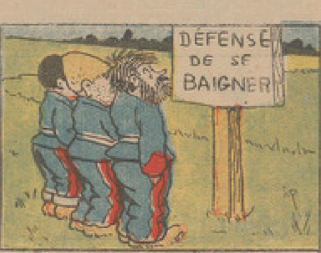
Mais hélas ! à peine Croquignol, Ribouldingue et Filochard eurent ils avalé la dernière bouchée et bu la dernière goutte de vin, qu'ils se sentirent pris de coliques épouvantables. Se tenant le ventre à deux mains, tous trois se tortillaient comme des asticots sur un morceau de brie !



Puis, après les coliques, ce furent des maux de cœur et un malaise général, torturant d'une façon atroce les infortunés *convives* qui se croyaient empoisonnés et qui étaient dans un état *lamentable*.



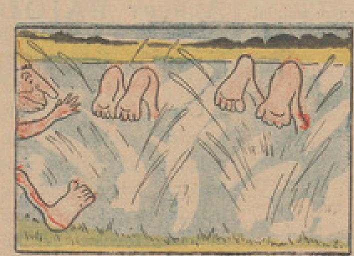
Enfin, au bout de quelques heures et après s'être *soulagés* largement, Croquignol, Ribouldingue et Filochard se sentirent un peu mieux. Ils mirent le malaise sur le compte de l'indigestion et ne se doutèrent pas que c'était le charcutier qui avait mis gracieusement à leur intention quelques petites boulettes de sa préparation dans le pâté, et que l'épicier avait de son côté mélangé une forte purge et un vomitif avec le vin qu'ils avaient barboté à son étalage.



Pour se remettre complètement, Filochard proposa à ses deux amis de prendre un bon bain. « Y a que ça pour nous recaler, ajouta-t-il, vous verrez, ça ira tout à fait bien après ça. » Ils se trouvaient près d'un étang, mais une énorme pancarte annonçait qu'il était interdit de s'y baigner.



Naturellement, nos trois Pieds Nickelés ne s'inquiétèrent nullement de ce qui était écrit sur la pancarte et se déshabillèrent pour faire une petite trempette.



« Un ! deux ! trois ! hoplà ! » Filochard, Croquignol et Ribouldingue s'élancent dans l'eau en faisant un potin infernal. « Défendu de s'baigner, dit Croquignol ! J'voudrais bien voir qui m'en empêcherait. »



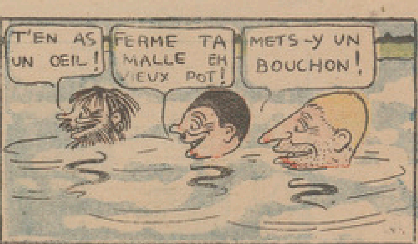
Tous trois prennent joyeusement leurs ébats au milieu de l'étang. « C'qu'on est bath ! dit Ribouldingue. — J'te crois, on s'figurerait être aux bains d'mer comme de vrais rupins ! répond Filochard ; y n'manque qu'un peu d'sel dans la flotte et c'est tout ! »



Ils se livraient à de nombreuses réflexions, au milieu de l'étang, et ne virent point venir vers eux la silhouette d'un personnage guêtré de jaune et coiffé de vert. C'était le garde champêtre qui faisait sa tournée quotidienne.



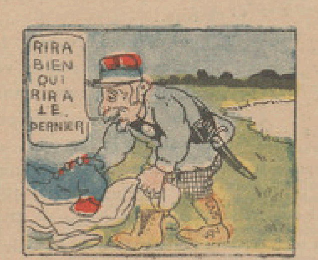
Dès qu'il les aperçut, il les interpella. « Eh ! là-bas, c'est défendu de se baigner là-dedans. Tâchez d'sortir d'ici, et plus vite que ça, vous m'entendez ? »



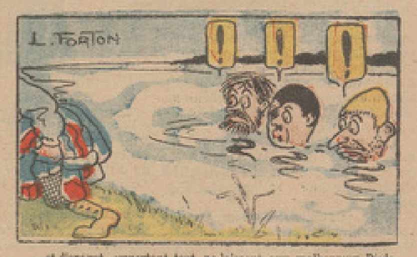
Oh ! pour entendre, Croquignol, Ribouldingue et Filochard avaient entendu ! Mais pour obéir, c'était une autre paire de manches. Et, au lieu de sortir de l'eau, ils envoyèrent à l'adresse du représentant de la loi les épithètes les plus malsonnantes.



Le garde champêtre en était vert de colère. Pourtant, il n'allait pas se mettre à l'eau pour faire sortir ces trois chenapans-là ? Non, il avait trouvé beaucoup mieux. « Ah ! gredins, canailles, vous me le payerez cher ! »



Se dirigeant vers l'endroit où il avait aperçu en tas les vêtements des trois baigneurs, le représentant de l'autorité se baissa, en fit un paquet qu'il mit sous son bras...



... et disparut, emportant tout, ne laissant aux malheureux Pieds Nickelés que leurs godillots, pour tout costume. « Ah ! bien, zut ! alors ! celle-là est raide par exemple... Qu'est-ce qu'on va devenir à présent ?... Comment va-t-on faire pour sortir d'ici ? clamèrent-ils en chœur. Sale flic à la manque !... entôleur ! crapule !... Non ! vrai ! nous ne sommes pas *bénis* tout d'même ! gémit Ribouldingue, n'en v'là encore un sale coup pour la fanfare ! »

(*A suivre.*)

L'Empoisonneur

Fatigué de vivre avec sa femme, qui était cependant la plus douce créature qui soit, et le divorce lui répugnant par ce qu'il a d'immoral et de contraire aux principes religieux, M. Toupin prit la douce résolution d'empoisonner sa femme!...

Comme dans le cycle de ses études rien n'avait prédestiné M. Toupin aux savantes toxicologies, tout en regrettant que la formule du poison des Borgia eût été perdue, il se rabattit bourgeoisement sur les acides arsénieux.

Moyennant quelques sous, il acquit chez le pharmacien le plus proche quelques grammes d'arsenic, et, avec une sage dosimétrie, il en saupoudra délicatement les aliments absorbés par la délicate et frêle Mme Toupin, s'en remettant pour les suites entre les mains de la divine Providence!

L'effet de l'arsenic ne tarda pas à se montrer dans le frêle organisme



de l'épouse : en effet, Mme Toupin ne tarda pas à engraisser!... Son teint pâlit, sans doute, mais elle jura qu'elle ne s'était jamais mieux portée!

Maudissant les arséniates, qui avaient trompé ses espérances les plus chères, M. Toupin accorda toute sa confiance aux bichlorures de mercure, dont il avait toujours ouï dire le plus grand bien.

Grâce à des ruses d'apache, pour quelque menue monnaie, il acquit chez le pharmacien le plus proche quelques centigrammes de sublimé corrosif, qu'il fit dissoudre dans de l'eau : de laquelle solution, il additionna désormais les breuvages de la douce Mme Toupin.

Or, il advint ceci : les arsenics ayant donné à la chère épouse beaucoup d'appétit, Mme Toupin commençait à ressentir les prodromes d'une maladie gastrique que le sublimé corrosif guérit radicalement, faisant fonction de calomel et de liqueur de Van Swiéten.

Et Mme Toupin se porta comme un charme, et dans la petite ville qu'elle habitait, on commençait à s'entretenir de sa merveilleuse santé!

Alors, anathématisant les impuissants bichlorures de mercure, M. Toupin se décida à porter un grand coup.

Il aborda les terribles opiacés.

Le pharmacien le plus proche lui donna sans barguigner, et pour une modique somme, quelques gouttes de laudanum, que sans ménagement, cette fois, il mêla brutalement aux aliments de sa douce moitié, sans même prendre le loisir de les doser sagement!

Et les opiacés guérirent radicalement les insomnies dont Mme Toupin souffrait depuis quelque temps: et elle se porta mieux encore, et il



fut tout étonné de la voir engraisser de jour en jour!

C'était à se jeter la tête contre les murs!

Pauvre M. Toupin!... Infortuné mari!...

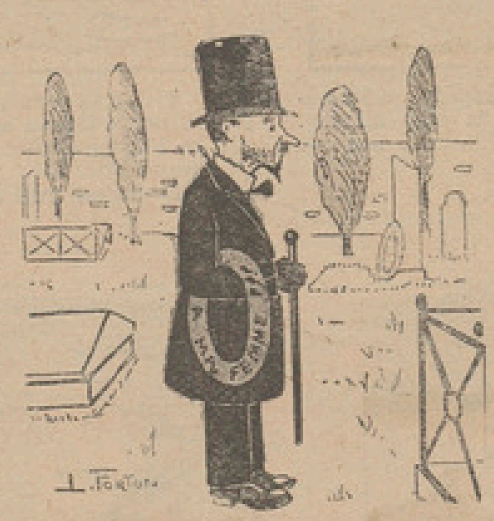
Proclamant la faillite de la toxicologie, il ne savait plus à quel poison se vouer, quand, un soir, sa femme fut prise d'une faiblesse et s'évanouit dans ses bras.

— *Alea jacta est!* hurla M. Toupin.

Et, n'ayant plus aucune confiance dans les poisons, il saisit un couteau-poignard qui traînait sur une table et en porta à sa femme un coup formidable!

— Eh bien, mon pauvre ami, lui dit le médecin que la bonne était allé hâtivement quérir en voyant s'évanouir sa maîtresse, on peut dire que vous avez de la présence d'esprit! Sans cette heureuse saignée que vous n'avez pas hésité à faire à votre chère femme, la pauvre était bien perdue, emportée par une attaque d'apoplexie!... D'ailleurs, je l'avais toujours prévu, votre femme se portait trop bien : cela n'était pas naturel!

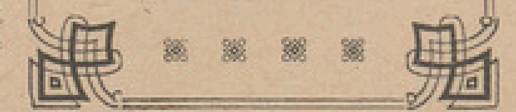
Alors, comprenant que chaque



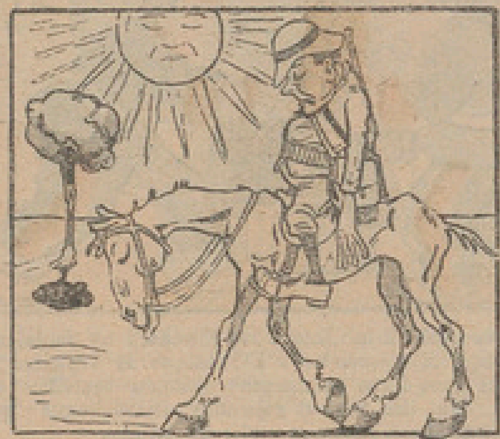
tentative qu'il faisait contre la vie de sa femme prolongeait ses jours de quelques années de plus, certain de son impuissance, il s'en remit tout simplement au hasard et confia sa chère épouse aux soins éclairés de son médecin, le suppliant de faire l'impossible pour la remettre sur pied.

Le morticole jura sur Esculape qu'avant un mois Mme Toupin serait debout, et huit jours après elle était morte!

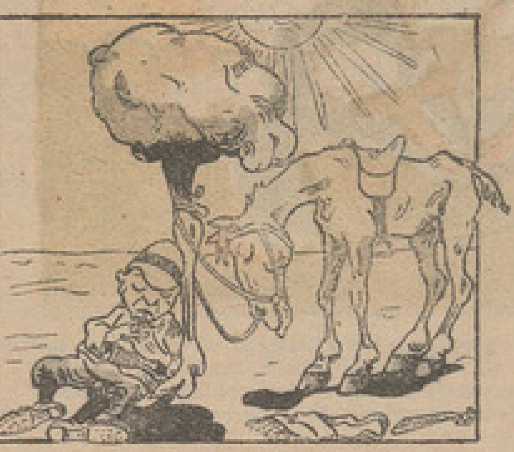
Geo. Blakmussell.



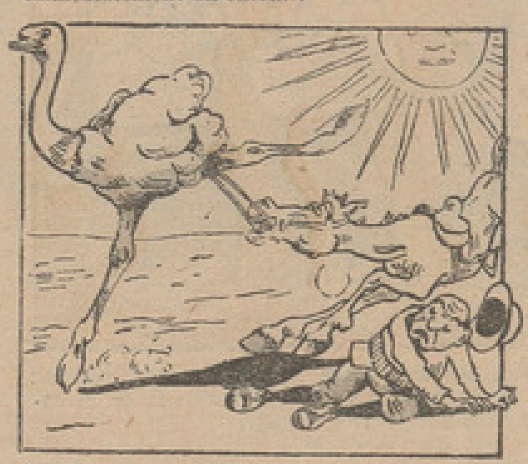
COMMENT MARIUS CAPTURA UNE AUTRUCHE



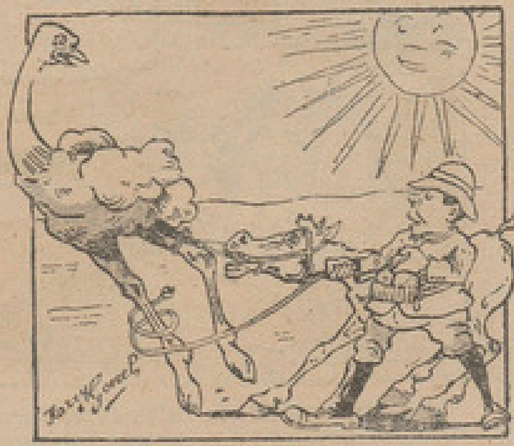
Comment j'ai capturé une autruche? Mon cher, c'est bien simple: je me baladais comme ça dans le désert, monté sur mon fidèle coursier Bucéphale; il faisait une chaleur à faire éclater le thermomètre. Et un soleil! quand tout à coup, je vis, ô bonheur! un arbre planté dans le désert.



« Té, je dis à Bucéphale, enfin, un peu d'ombre! on va faire la sieste, pas? pitchoun. » Et je descends, j'attache mon cheval au tronc de l'arbre, et je pique immédiatement un chien...



... quand, tout à coup, je suis réveillé en sursaut : ce que j'avais pris pour un arbre était une sacrée grande girafe d'autruche qui roupillait et, mes ronflements l'ayant réveillée, voilà-t-il pas qu'elle part dans une course folle, entraînant Bucéphale?



Mais je siffle, et zou, mon Bucéphale, s'arc-boutant sur ses pattes, arrête l'élan de c'te grande couquinasse d'autruche; j'accours, je lui ficelle ses deux grandes bringues de pattes, je la mets dans ma carnassière, et je la ramène à Marseille où elle fait le plus bel ornement du jardin zoologique!

LE CIRQUE SOUS NÉRON



Il y a longtemps, bien longtemps, c'était au temps de l'ancienne Rome, à l'époque de la persécution des chrétiens sous le règne de l'empereur Néron, un des chrétiens persécutés nommé Onaclius résolut d'aller en Afrique convertir les païens.

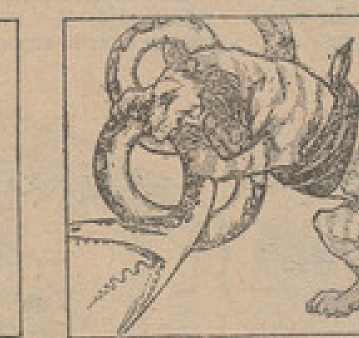


Un jour qu'il s'était égaré dans une forêt, il entendit à peu de distance des gémissements plaintifs sortir d'un buisson, il s'approcha avec prudence et vit couché à terre un tigre blessé, le corps percé d'une flèche.



Il le caressa, le soigna, et avec beaucoup de précautions il retira la flèche qu'il avait au travers du corps, et ayant pansé ses blessures avec son manteau déchiré en bandes, il continua sa route après avoir eu beaucoup de mal à se débarrasser du tigre qui, reconnaissant ses bons soins, l'accablait de caresses et semblait lui dire : Reste avec moi ou emmène-moi avec toi.

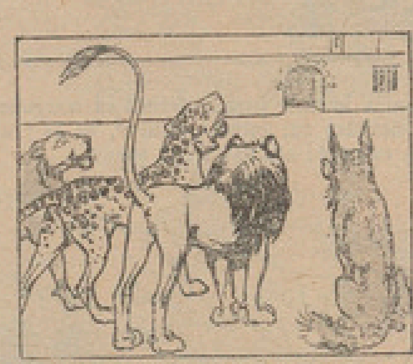
Un peu plus loin, Onaclius se trouva brusquement face à face avec un énorme serpent et, n'ayant pas d'armes, il se voyait déjà absolument perdu...



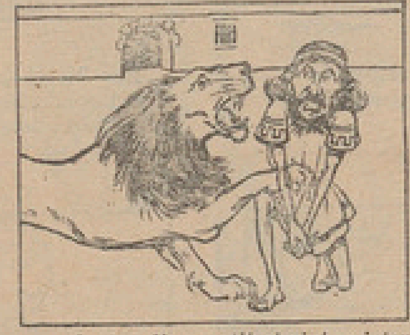
... lorsque le tigre, qui, sans qu'il l'aperçût, l'avait déjà suivi, se jeta furieusement sur le serpent et, le déchirant à coups de dents et à coups de griffes, le tua, sauvant ainsi la vie à Onaclius.



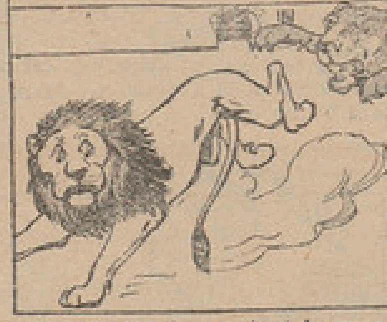
L'empereur Néron ayant donné l'ordre d'exterminer tous les chrétiens sans exception, Onaclius fut arrêté et condamné à être conduit au cirque pour y être livré aux bêtes féroces, ainsi qu'un grand nombre d'autres chrétiens.



L'empereur fit venir de toutes les provinces de l'empire des quantités d'animaux féroces et lorsque, le jour étant arrivé, Onaclius entra dans le cirque, il vit un groupe de ces animaux...



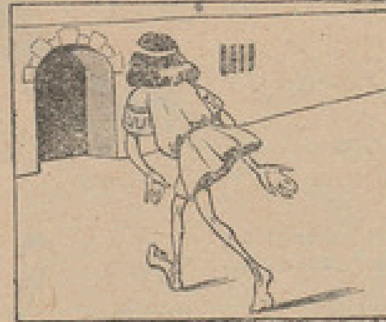
... dont un lion sortit et vint se jeter sur lui d'un air féroce et la gueule ouverte pour le dévorer. Onaclius, ne pouvant résister à un animal aussi terrible, se croyait déjà perdu...



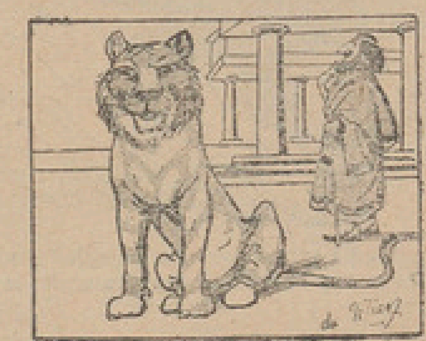
... lorsqu'un tigre sortant du groupe d'animaux vint se jeter sur le lion et l'obliger à un combat où le lion fut vaincu et forcé de s'enfuir.



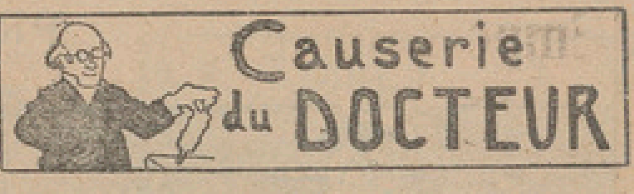
Puis le tigre s'approchant d'Onaclius se mit à le carresser et à lui lécher les mains et la figure : c'était le tigre qu'Onaclius avait sauvé en Afrique et qui, l'ayant reconnu, lui témoignait encore une fois sa reconnaissance.



Les spectateurs, émerveillés et croyant voir là l'intercession des dieux, réclamèrent la mise en liberté d'Onaclius qui fut immédiatement relâché.



Onaclius qui était fort riche racheta le tigre et le laissa tranquillement jusqu'à son dernier jour aller et venir en liberté dans son palais et ses jardins.



La cure par le jus de citron.

Le rhumatisme, la goutte, les calculs biliaires guéris par le jus de citron.

Nous donnions il y a quelque temps un remède pour les rhumatismes; en voici un autre, bien simple aussi, préconisé par les médecins allemands et qui donne des résultats merveilleux.

C'est la cure par le jus de citron.

La majorité des observations se rapporte à des cas de rhumatisme aigu et chronique, de goutte aiguë et chronique, et de coliques hépatiques, guéris avec une rapidité miraculeuse par le jus de citron.

Depuis longtemps déjà on l'employait dans les angines, la diphtérie, le scorbut, etc, et cela avec succès; le jus de citron possède donc un pouvoir antiseptique bien constaté à l'égard des microbes.

Mais arrivons à la cure; comment doit-on la mener ? et quelles sont les précautions à prendre ?

Il s'agit de boire le jus du citron seulement; on choisira des citrons à peau mince de préférence. Pour en extraire le jus on se servira d'une petite presse à vis, mais il faut avoir préalablement pelé le fruit.

Une des conditions essentielles est de boire le jus fraîchement exprimé; ne faites pas de provision d'avance; et encore moins n'achetez pas de jus en bouteille sous peine d'échec complet. La cure est de 150 à 200 citrons; et voici comment on doit procéder, que le mal soit aigu ou chronique

Le 1er jour	on prend le jus	frais de	1	citron.
Le 2e	—	—	2	citrons.
Le 3e	—	—	4	—
Le 4e	—	—	6	—
Le 5e	—	—	8	—
Le 6e	—	—	11	—
Le 7e	—	—	15	—
Le 8e	—	—	20	—
Le 9e	—	—	25	—
Le 10e	—	—	25	—
Le 11e	—	—	20	—

Puis 15, 10, 8, 6, 4, 2 et 1 jusqu'au 18e jour.

Si le mal résiste, on peut rester à 25 citrons, pendant une semaine entière, sans inconvénient. D'autres fois, dans les cas très aigus, on peut aller plus vite et atteindre 25 citrons en 3 ou 4 jours.

Commencer à prendre le jus de 2 ou 3 citrons et continuer ainsi pendant des semaines est absolument inutile, il est nécessaire de suivre la marche indiquée. La dose quotidienne peut être prise en une ou plusieurs heures entre la dernière dose et le prochain repas. Le jus du citron n'apporte aucun dommage aux fonctions de l'estomac; bien mieux, certains sujets affirment que leur dyspepsie, crampes ou douleurs stomacales ont complètement disparu au cours de la cure.

Nous dirons pour finir que le jus de citron n'attaque nullement l'émail des dents si elles sont saines; mais si elles sont gâtées, il est préférable de se servir d'un chalumeau, paille ou tube de verre. En tout cas, pour neutraliser l'acide, on peut après se rincer la bouche avec un verre d'eau de Vichy, ou encore avec de l'eau dans laquelle on aura mis un peu de bicarbonate de soude.

Si le jus du citron déplaît à prendre, on y ajoutera un peu de saccharine, substance pharmaceutique qui à dose égale sucre 100 fois plus que le sucre ordinaire et n'a pas ses inconvénients (le diabète). Pendant la cure, inutile de suivre un régime spécial, à moins de maladie aiguë; alors on s'abstiendra de vins et liqueurs.

Dr E. M



LE TÉLÉGRAPHE ET LE VERRE

Le verre résistant devient d'un emploi de plus en plus fréquent.

L'administration des postes, elle aussi, veut s'en servir.

L'air, les insectes, qui pénètrent dans le bois des poteaux télégraphiques, le détériorent, en dépit des précautions que l'on prend pour qu'il se conserve.

Une compagnie allemande, installée à Gross-Almerade, près de Cassel, a imaginé des poteaux en verre, plus résistants et même moins onéreux.

Le verre qui sert à leur fabrication est consolidé par des entrelacements de gros fils métalliques noyés dans la masse. Ce procédé est le même que celui du ciment armé.

Les poteaux en verre reviendront sans doute moins cher que ceux en bois et seraient évidemment plus résistants.

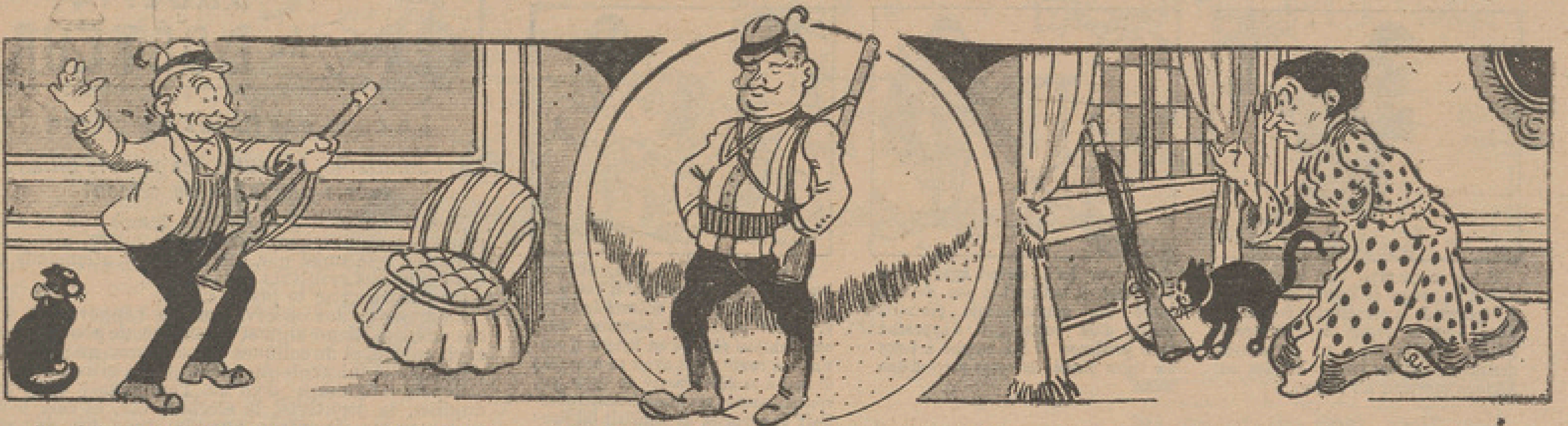
Et pourtant, on dit : « Fragile comme verre. »



NETTOYAGE DES CARAFES

Introduire dans les carafes à nettoyer quelques morceaux de coquilles d'œufs et de papier gris et une petite quantité d'eau. On agite en tous sens; on laisse un peu reposer et on agite de nouveau; alors les carafes se trouvent complètement nettoyées. On n'a plus qu'à rincer et égoutter.

PREMIÈRE JOURNÉE DE CHASSE



Pipenbois vient d'acheter un superbe fusil dont il se montre très fier...

D'autre part, il a fait l'acquisition d'un costume de chasseur sortant des grands magasins du Pont-Vieux. Le voici habillé de pied en cap, beau comme un dieu de l'Olympe...

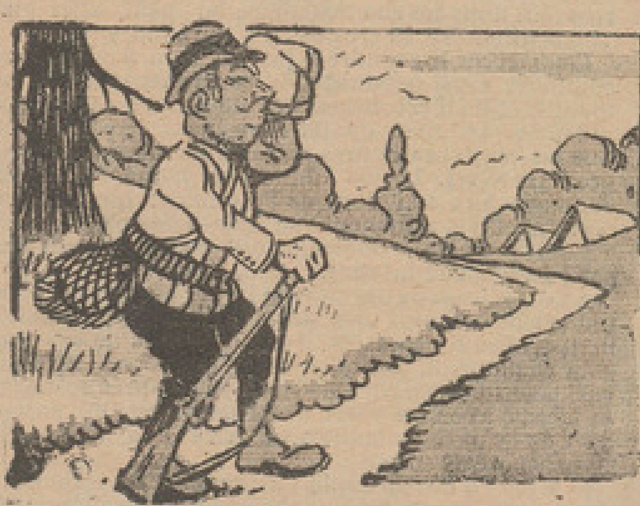
Mais toutes ces dépenses ne se font pas sans quelques amers reproches de Mme Pipenbois, vieille avare acariâtre, et qui, elle, ne se sent aucune vocation pour un sport aussi violent...



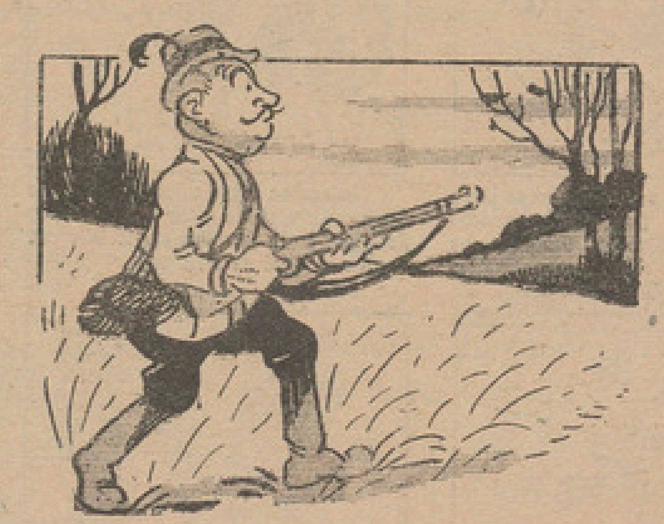
Pipenbois, la veille, a eu une nuit fort agitée, où il voit en songe des nuées de perdreaux et d'innombrables lapins tombant sous des plombs meurtriers...

De grand matin, après un copieux déjeuner, il part radieux et plein d'espoir, tel Jason partant à la conquête de la Toison d'or...

Mme Pipenbois, qui a le cœur tendre, frémit en songeant aux innombrables victimes qui doivent tomber, en ce jour mémorable, sous les coups de son valeureux époux...



Enfin, le voici arrivé à Pan-pan-la-Garenne... Mais, hélas ! au bout de plus de quatre heures, il n'a encore tué qu'un minuscule roitelet...



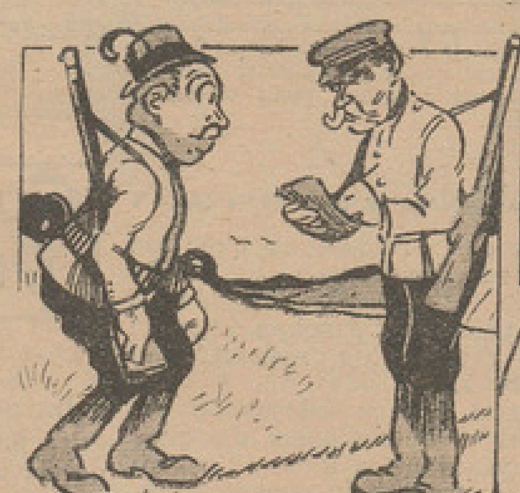
Tout à coup, ô joie sans pareille ! il perçoit un bruit qui va se rapprochant... il tombe en arrêt, en une pose martiale.



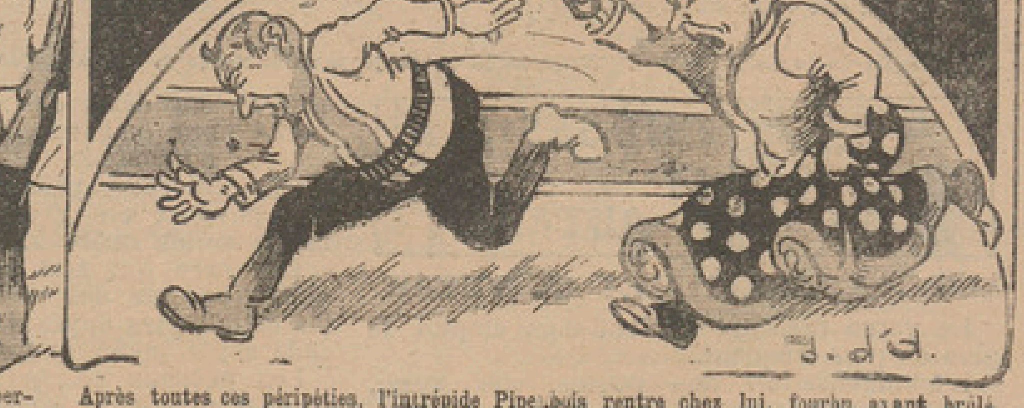
Brrr ! ! ! C'est un vieux sanglier, qui tout droit fonce sur lui... Fuite éperdue du brave Pipenbois qui, pour se mettre à l'abri des boutoirs redoutables du terrible solitaire...



... grimpe prestement sur un arbre. Le sanglier s'est à peine éloigné qu'un garde-chasse surgit et l'ayant fait descendre...



... lui dresse procès-verbal pour s'être permis de venir chasser sur les terres de son maître, le riche et puissant marquis de Vatefairlanlaire, la terreur des braconniers.



Après toutes ces péripéties, l'intrépide Pipenbois rentre chez lui, fourbu ayant brûlé sa poudre aux moineaux, son beau costume neuf en lambeaux et devant subir l'enthousiasme de sa petite femme qui le reçoit à bras... raccourcis...

ANECDOTES

Il faut savoir compter.

La fortune de M. Pierpont Morgan, le roi des chemins de fer américains, est évaluée à plusieurs milliards, et chaque jour le richissime financier est accablé de demandes d'argent : il reçoit plus de cinq mille lettres à chaque courrier et vingt secrétaires sont employés à classer et à répondre à ces demandes pécuniaires.

Un jour il reçut la visite d'un des membres du cercle des milliardaires dont il faisait partie, M. Pe-



ter B... Ce dernier venait lui emprunter la jolie somme de 10,000 dollars (50,000 francs), petite somme assurément pour M. Morgan, mais M. Peter B... disait en avoir pressant besoin, et ajoutait : « Vous me connaissez, et vous êtes certain de ne rien perdre. »

Sans mot dire, M. Morgan se dirige vers son secrétaire, ouvre un registre et inscrit : M. Peter B... 10,000 dollars; ce dernier s'apprêtait à toucher la somme, lorsque M. Morgan ajouta :

— Il m'est absolument impossible de vous prêter cette somme.

— Mais... vous le savez, je suis solvable.

— Mon cher, je n'en doute pas, mais je ne prêterai jamais rien, pas même à mon frère. Regardez ce registre, vous verrez si j'ai raison, si j'avais satisfait à toutes les demandes d'argent qui m'ont été faites jusqu'à ce jour, au lieu d'être le Morgan que vous connaissez, j'aurais plus de deux milliards... de dettes.

Une carte de visite pas ordinaire.

En 1844, M. de Lagrené fut chargé par le gouvernement de Louis-Philippe d'une mission extraordinaire en Chine. Le distingué diplomate, très fin et surtout très courtois, sut conquérir le mandarin et le ministre des Affaires étrangères lui-même, qui était à cette époque Li-Hung-Chang.



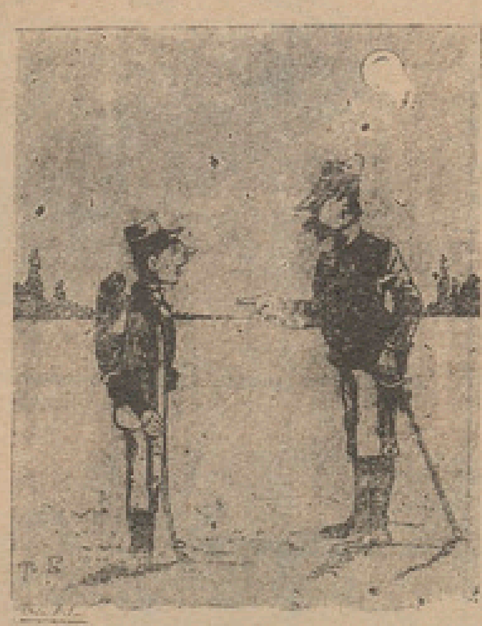
— Vous voulez faire partie de la musique, mais avez-vous déjà joué dans un orchestre ?
— Monsieur le chef, j'ai jamais joué que dans un trombone à coulisse.



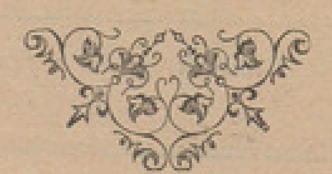


— Eh bien, je crois que je le fais mon persil au bois. J'suis sûr que ça les épaterait plutôt si je leur disais que c'est une bécane d'occasion !...





— Est-ce que vous connaissez le grand chariot ?
— Mon lieutenant, je n'connais que les hommes de la compagnie.



ANECDOTES

Les négociations conclues, M. de Lagrené se disposait à se rembarquer lorsqu'on lui apporta de la part du gouverneur de l'île un énorme rouleau de papier. Intrigué, M. de Lagrené interrogea l'interprète chinois sur la valeur du cadeau. Mais celui-ci lui apprit que l'envoi n'avait rien de très rare et que c'était tout simplement la carte de visite officielle et complète contenant les nom, qualités et souhaits du puissant personnage. M. de Lagrené déroula alors le parchemin qui couvrit bientôt le parquet du grand salon d'honneur. Il s'arrêta au cinquantième mètre et réprima une forte envie de rire.

Le soir même, l'ambassadeur français expédiait à l'aimable gouverneur un minuscule carré de carton glacé avec ces seuls mots :

« Lagrené, envoyé de France, qui regrette de n'avoir que ce nom à mettre aux pieds de son Excellence. »

Consciencieux domestique.

Un de nos amis me contait hier cette amusante réponse qui lui fut faite par son domestique :

Il rentrait d'une longue promenade à cheval sur Rosine, une superbe jument, et comme il faisait beau il s'était laissé emporter par le plaisir de la vitesse, respirant l'air à pleins poumons. Et comme sa



jument était baignée de sueur, il donna des ordres pour que la bête fût soignée séance tenante :

— Surtout, Jean, dit-il, bouchonnez-la sérieusement.

— Bien, monsieur.

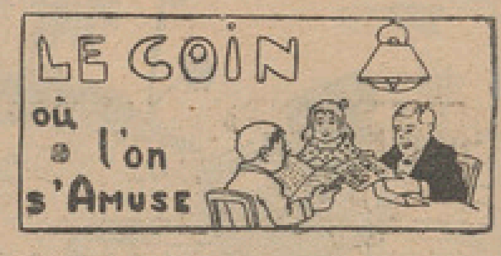
— Passez-y tout le temps nécessaire, et ne la quittez que lorsqu'elle sera bien sèche et propre.

— Bien, monsieur, monsieur sera content

— Et surtout de la vigueur, du nerf! Vous savez que je tiens à Rosine.

Alors Jean s'inclina, plus bas encore et répliqua d'un air entendu :

— Monsieur peut être tranquille, monsieur peut se fier à moi, sa jument sera étrillée comme si c'était monsieur lui-même !



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 25

ENIGME. — Riz.
CHARADE. — Malingre.
CASSE-TÊTE. — Alexis, Valérien.
LOGOGRIPHE. — Bile, bille, billon, billion.
MOTS CARRÉS.

K O L A
O R A N
L A M A
A N A S

1er CALEMBOUR. — Ne plus avoir de plaisir à couper une jambe.

2e CALEMBOUR. — Parce qu'en divorçant Claire perdrait Louis (*l'ouïe*) et que Louis ne verrait plus Claire (*clair.*)

RÉBUS : Théodore, Hippolyte, Séraphin.

Enigme.

Que je sois glacé, que je sois brûlant
Je fais toujours venir l'eau à la bouche
Tellement mon parfum est succulent.
Vers moi, l'hiver, le petit gourmand [louche,
Sous prétexte qu'il fait un froid violent,
Jusqu'à ce que dans sa poche il me [couche.

Charade.

Mon premier est une grosse mouche
Mon second une extrémité.
Mon troisième a parfois des cailloux.
Mon tout est un jouet.

Casse-tête.

(*Avec ces lettres, formez deux prenoms.*)
a a d e e f i l l n n r t v

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent [pas.
Ajoutez-m'en un : je suis immortelle.
Ajoutez-m'en deux : je fais faire la gri- [mace.
Ajoutez-m'en trois : je suis agréable.

Mots carrés.

1. Lit très agréable.
2. Homme détestable
3. Est souvent breton
4. Célèbre hérésiarque (280-336)
5. Synonyme de « supposé »

Calembours.

— Quel est le comble pour un aveugle très riche ?

— Pourquoi les chats aiment-ils qu'on leur attache une casserole à la queue ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

Trouver un proverbe.

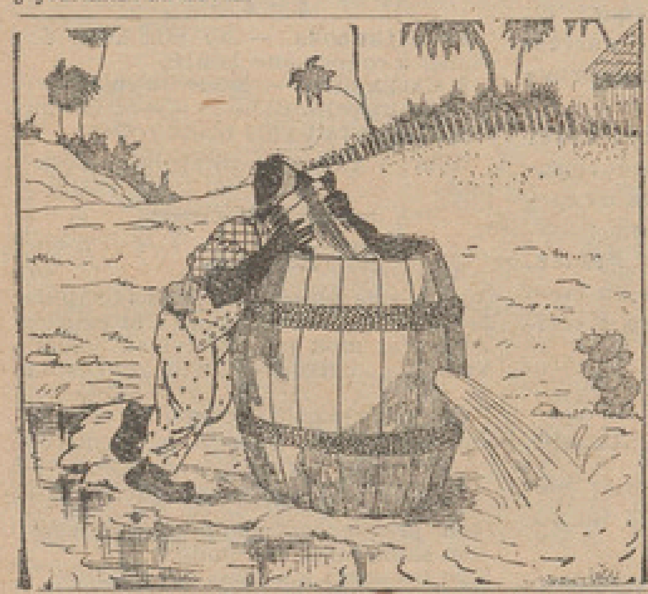


(Solution dans le prochain numéro.)

LE TONNEAU RÉCALCITRANT



Jim est chargé de remplir d'eau un tonneau, il se met joyeusement au travail.



Mais, hélas, le tonneau est percé au milieu, et dès que le liquide arrive au niveau du trou il s'échappe.



Et malgré la persévérance de Jim, le tonneau ne s'emplit jamais.



A bout de forces, Jim s'abat le long du tonneau afin de se reposer quelques instants pour reprendre son pénible travail.

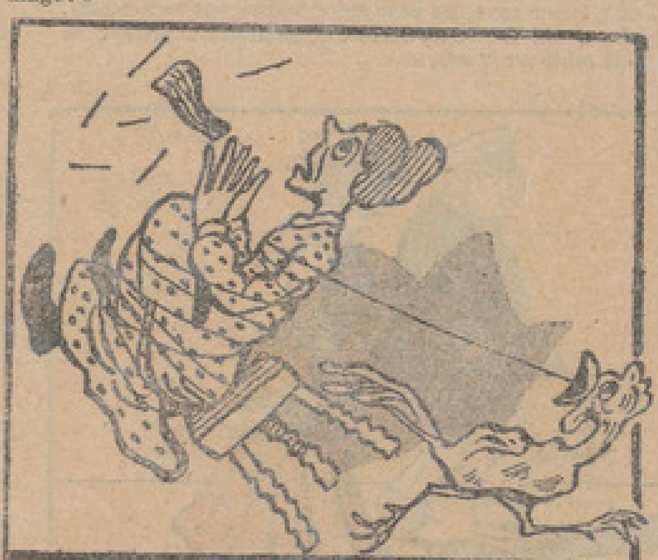
A PETITE CAUSE, GRANDS EFFETS



M. Coq : « Tiens, kekcekça ? Si c'était bon à manger, tout de même ? Ça n'a pas d'odeur ! Goûtons-y toujours. »



« ... Eh là ! ça m'a l'air indigeste, et puis, ça passe difficilement. Tiens, voilà que ça file comme du macaroni au fromage ! »

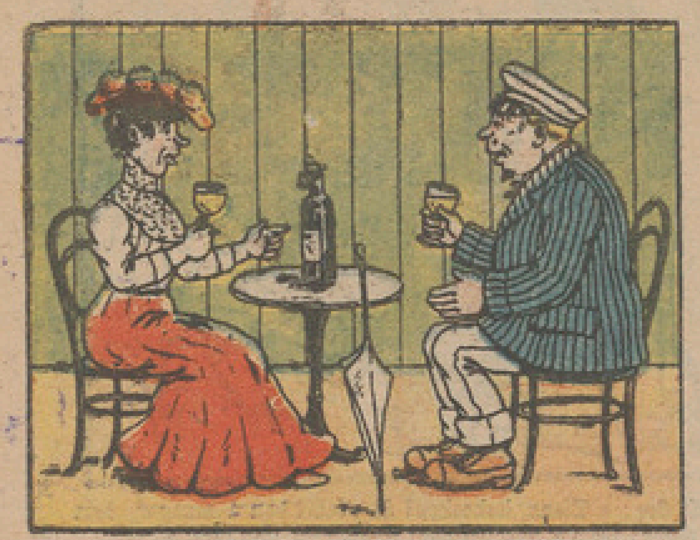


« Ce qui est curieux, c'est qu'à mesure que ça file, ça diminue dans mon estomac ! Heureusement, car le morceau était vraiment trop gros. »



« Enfin, soulagé ! J'ai vaincu la difficulté, poussons notre cri de triomphe par un sonore kokorikooo ! »

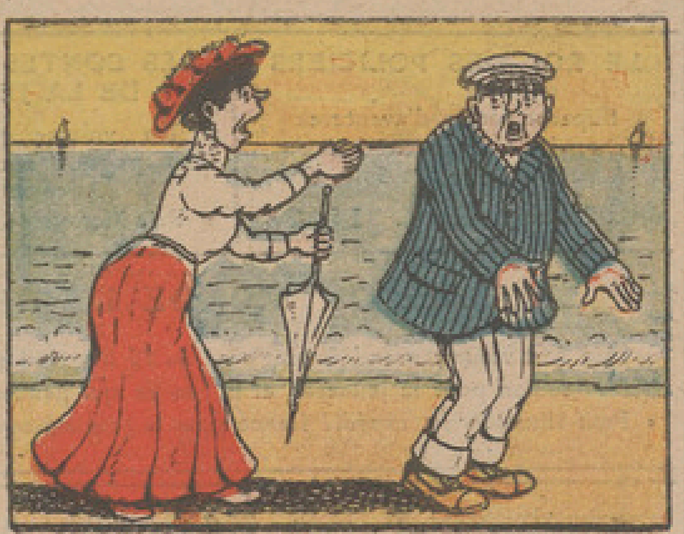
LE VOYAGE A LA MER *(Fin.)*



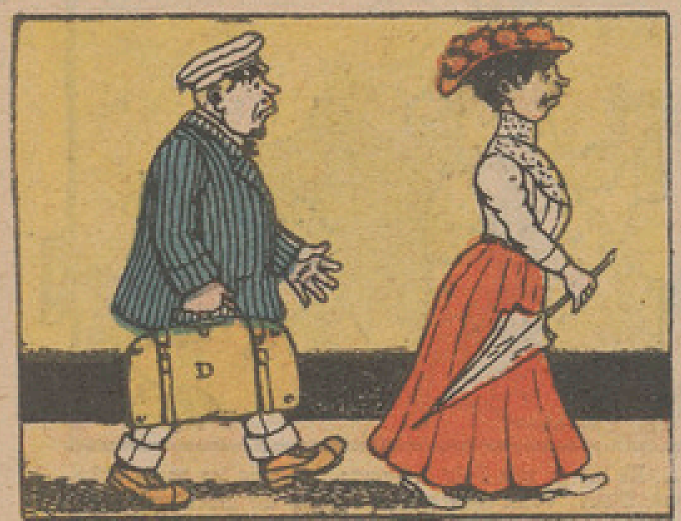
N'en pouvant plus, les Duselfin vont s'attabler dans un estaminet où on leur sert de la bière chaude pour les désaltérer.



Après avoir pris un peu de repos ils vont au Casino, Duselfin joue cent sous aux petits chevaux et il les perd, il veut se rattraper et en l'espace d'un petit quart d'heure il prend une culotte formidable.



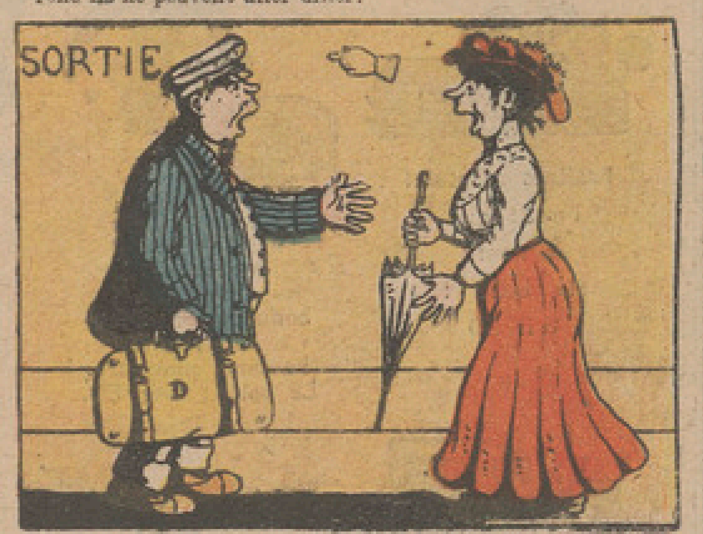
Mme Duselfin, qui aurait été enchantée si son mari avait gagné, se met dans une colère épouvantable en voyant qu'il a perdu, elle entraine le malheureux sur la plage en plein soleil et l'agonise de sottises. Comme Duselfin n'a plus un rond ils ne peuvent aller diner.



Enfin, le soir venu, les deux époux se dirigent vers la gare, madame a une migraine affreuse et monsieur a attrapé un coup de soleil sur le nez.



Le train arrive, les Duselfin s'installent dans un compartiment où les voyageurs sont entassés comme des sardines dans une boite.



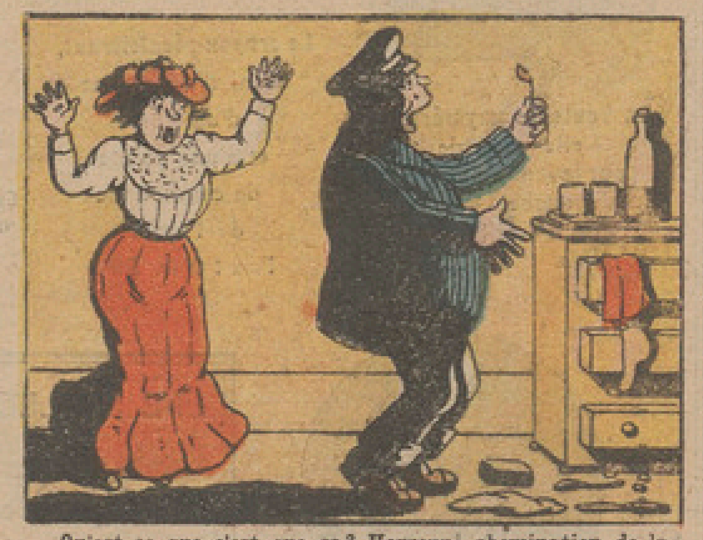
Six heures après, car le train a une heure de retard, ils arrivent à Paris, éreintés, fourbus, malades. Pour comble de malheur, Duselfin s'aperçoit que dans la foule à la sortie on lui a chipé sa chaine et sa montre.



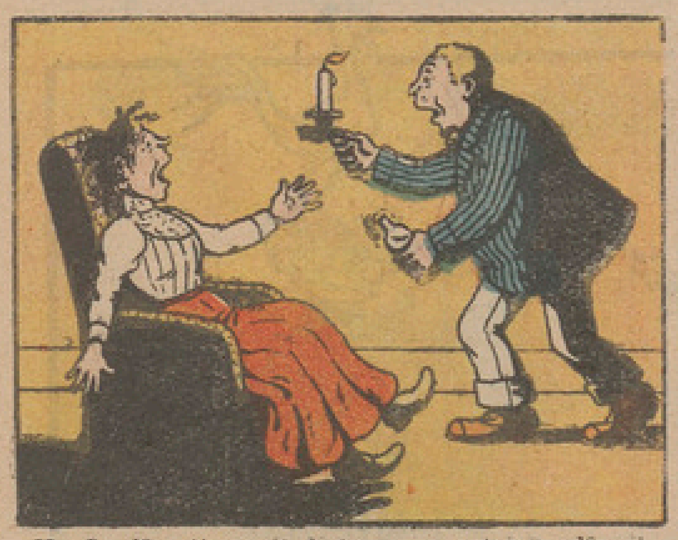
Navrés, les deux voyageurs décavés font à pied le trajet jusqu'à leur maison.



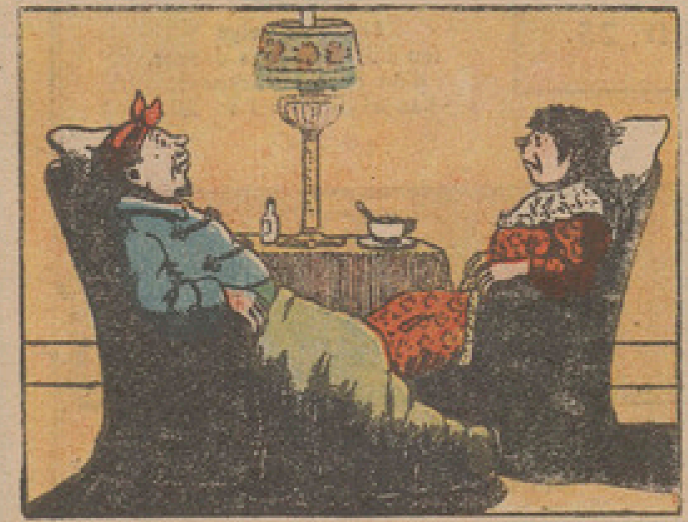
Enfin, ils sont arrivés chez eux et ils vont pouvoir goûter un repos bien gagné. Duselfin ouvre la porte de son appartement, il frotte une allumette.



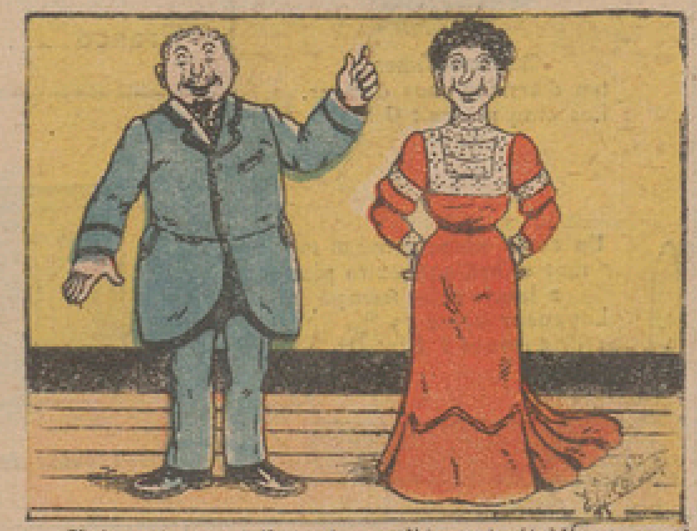
Qu'est-ce que c'est que ça? Horreur! abomination de la désolation! pendant leur absence on les a cambriolés.



Mme Duselfin s'évanouit de terreur ; quant à Duselfin, il est tellement émotionné qu'en donnant des soins à sa femme, il lui frotte les tempes avec de l'huile et lui fait boire du pétrole.



Les Duselfin ont été malades pendant quinze jours.



Mais maintenant ils sont complètement rétablis et quand on leur demande où ils sont allés passer leurs vacances ils repondent d'un air charmé : « Nous somme allés à Troulala-sur-Mer, un pays ravissant, température délicieuse, séjour enchanteur et nous nous sommes bien amusés. »

ATHANASE GROSVERT
revicndra dans le Prochain Numéro.

Sceaux. — Imprimerie Charaire.

Le Gérant : EMILE BEUVE.